

Kongo / Star Wax n°76 offert par Compos-it

MAGMA
SOLID BLAZE



La course continue, les investissements concernant IA explosent, la pression s'envole. Pourtant rien ne change pour la majorité d'entre nous. Certains ne s'en préoccupent pas, d'autant que nous avons toujours l'essentiel : la nature et l'amour.
À la rédaction nous aimons le sampling, synonyme d'éternel recommencement, comme pour mieux refaire ce que nous avons fait la veille. Mais force est de constater que nous avons plutôt tendance à régresser, au mieux à stagner, qu'à s'améliorer. On peut tout de même rester enthousiaste grâce à la nouvelle expression "human-in-the-loop", celle utilisée pour souligner qu'il faut encore des humains pour corriger jusqu'à 40% les erreurs de l'IA. Sans parler de ses fameuses hallucinations ! L'humain, sa sensibilité et sa créativité sont encore indispensables au travail. Oui, la technologie complète l'humain sans le remplacer. L'avons-nous assez répété ? Si l'on écoute les lanceurs d'alertes, un jour il faudra choisir entre préserver la nature et fabriquer assez d'energies pour consommer de la data sans limite. Dans ce n°76 Cédric Arnaudet souligne, que pour ses enquêtes sur le sampling, il se régale en consultant les magazines papiers qui circulaient avant même qu'Internet existe, d'autant que les artistes aux parcours denses ne se souviennent pas de toutes leurs histoires...
Définitivement les livres et les revues culturels seront éternellement des recueils riches de témoignages inédits pour le futur. En 2025, c'est plus que jamais un acte de résistance face au dictat du digital. Et mon sourire s'élargit aussi en pensant à Grok, qui tel un adolescent rebelle dénonce la censure de son créateur. Pendant ce temps là, le mouvement DIY se développe, les artisans et indépendants survivent, tandis que les majors compagnies continuent toujours de s'en inspirer.

Maintenant que le trap ou le gabber illustrent les publicités des firmes internationales, que les tags dégoulinants se retrouvent sur les linges de marques de luxe, que les vandales s'acoquinent avec les galeristes, une ère semble s'achever.

A l'exception des guerres, que reste-t-il de sauvage ? Comme si une boucle se fermait. Mais ce loop va-t-il se répéter indéfiniment ? Ou y a t-il encore espoir d'un renouveau ? Les jeunes ont une lourde tâche ! La vie s'écoule et la France n'a pas réussi à atteindre ses objectifs, du moins concernant la réduction de son empreinte carbone. Alors la rédaction se demande si un magazine papier pollue plus qu'une version PDF ? A priori l'industrie papetière est en phase avec son environnement grâce à une économie circulaire... Dans cette veine Mayan et Sara Wual s'engagent en sortant un Ep plus écologique, résolument féministe et non binaire. Kongo, en couverture, assis sur ses lettres sculptées dans la pierre, met en relief l'importance d'être proche de la nature. Rakoon de la génération « bedroom producers » avoue qu'avec le temps il a besoin de toucher de vrais boutons et cette fameuse « chaleur ». Justine Perry nous raconte la politique du Kalt qui interdit les portables et caméras afin de préserver des moments de vie uniques le temps d'une soirée... Fukinsei aime rappeler qu'elle vient d'un milieu où le public tourne le dos au Dj. Résistance ou bon sens ?

Selon ce principe d'évolution, à l'occasion de nos vingt ans à venir, nous souhaitons faire évoluer la baseline : Dj's lifestyle, lisible sous le logo Star wax ! Remplaçons par : Sauvage et élégant ? Ou que dites-vous de : organic is the must ?

- **Rédacteur en chef & fondateur :** Juan Marcos Aubert - **Direction artistique & graphiste** : Julien Douek & Snic - **Rédaction** : Sabrina Bouzidi, Mafaldista, Vincent Caffiaux, Dj Mamaï, invisibl journalist, Le Pépinièriste, Cosh... - **Photographes:** Wanda Phan, Seb Gardner, Lou Persico, kns©, Juan Marcos Aubert, Veryl Oakland... - **Ont participé** : Colette Aubert, Dj Semsy, Nicolas Ossywa, Tony Swarez, Marc Dioni, Ekyoz... - **Couverture :** Kongo par Harald Gottschalk© - **N°ISSN** : 1967-2160 - **Tirage :** 8000 exemplaires - **Edition :** Association Compos-it : 120, rue Édouard Vaillant, 93100 Montreuil - France (2000 - 2025) - Instagram @starwaxmag -





Courir New x Balance 2002R



Salehe Bembury x New Balance 1000



Courir x Puma x Balzac Mostro



Vanessa Wu x Sasabylopez



Air Jordan 3 Retro "El Vuelo"



Courir New x Balance 9060



Awake NY x Air Jordan 5



Air Jordan 5 Tokyo



Adidas Gazelle x Bad Bunny Cabo Rojo



Courir x Lacoste Club L Cheetah Low

STAR WAX #76

SOMMAIRE

03 - Édito ‖ 07 - Sommaire
08 - Kongo ‖ 20 - Cédric Arnaudet
24 - Fukinsei ‖ 30 - Mayan & Sara
40 - Justine Perry ‖ 46 - Rakoon
50 - Zentone ‖ 54 - Focus Strut Records
56 - Rare wax par Wax'up
58 - Chroniques
60 - Menu Best Of

Work in Progress de Cyril Kongo @kempinskibali, 2024

CYRIL PHAN ALIAS KONGO, COMMENCE LE TAG AU MITAN DES ANNÉES 80. LORS DES DEUX DÉCENNIES SUIVANTES, LE FRANCO-VIETNAMIEN VA PARFAIRE SON TALENT DE GRAFFITI WRITER EN VIDANT UN NOMBRE CONSIDÉRABLE DE BOMBES AÉROSOLS SUR LES MURS DE PARIS, PUIS À L'ÉTRANGER. EN PARALLÈLE, IL PARTAGE SON TEMPS AVEC SA PASSION POUR LES SOUND SYSTEMS REGGAE. EN 2002, SORT LE DOCUMENTAIRE TRUMAC ET AVEC SES POTES DES MAC (MORTS AUX CONS) ILS LANCENT KOSMOPOLITE, À BAGNOLET.
À PARTIR DE 2009 IL EXPOSE EN GALERIE ET SES ŒUVRES COMMENCENT À VOYAGER. PAR LA SUITE, IL RENCONTRE DES DESIGNERS DE PRODUITS DE LUXE POUR FUSIONNER LES LANGAGES ET POSER TOUJOURS MASSIVEMENT SON EMPREINTE. RETOUR SUR LE PARCOURS D'UN ARTISTE CURIEUX ET OUVERT SUR LE MONDE, À LA NOTORIÉTÉ INTERNATIONALE DÉSORMAIS INDÉLÉBILE.

KON GO

“ Je préfère avoir une toute petite part du meilleur que d'être rempli de mediocre... ”

L'Atelier by Cyril Kongo @kempinskibali, 2024

Ton enfance, tu es né en France mais tu pars et reviens à l'âge de 6 ans, as-tu grandi dans un environnement artistique ?

Je suis né en France et je suis parti très jeune au Vietnam. Je suis revenu en tant que réfugié politique après la chute de Saigon. J'ai eu la chance de pouvoir partir sur le passeport d'un couple de ressortissants yougoslave qui s'était fait déporter et donc je suis parti du Vietnam pour rentrer en France chez mes grands-parents français, dans le sud-ouest, en Ariège. Je n'ai pas du tout évolué dans un milieu artistique. J'ai vécu dans un milieu ni pauvre, ni riche, dans une petite cité, dans la ville de Foix.

Ton premier tag dans la rue ?

Mon premier tag était à Château-Thierry, dans l'Aisne, en 1986. Je vivais entre cette ville, chez mon père, et Brazzaville où était ma mère. J'ai rencontré un pote qui s'appelait Jean-Christophe Ditroy, un gars de Paname, et il était pote avec un autre mec qui s'appelait Colas. Colas taguait Irato, Jean Christ était un super dessinateur, un tueur à gage plus âgé que moi, qui m'a initié au dessin et Colas au tag. Je me rappelle du jour où nous sommes allés péta des bombes à Château-Thierry et le soir on avait éclaté les murs d'un collège. C'était en 1986, j'avais tellement kiffé que j'ai recommencé le lendemain et ça ne s'est plus jamais arrêté, une vraie addiction.

En quelle année et comment rejoins-tu les MAC, ton premier crew, d'ailleurs c'est un collectif originaire de Montreuil où est basé Star wax ?

J'habitais à Paname, rue du Faubourg Saint-Antoine, dans le 11ème, et je suis devenu pote avec Ragtime, membre fondateur des MAC, et d'autres gars dont Juan. Avec Juan on s'est dit que nous allions commencer à faire des graffs ensemble. Nous étions une bande de potes, des gamins, et j'ai rejoint les MAC en 88. On dessinait tous les jours, des mecs comme Bando Colt ou Mode2 étaient nos héros, ils faisaient des graffs tellement stylés, qu'on traversait Paname pour aller voir leurs graffs, une vraie source d'inspiration. A l'époque, Paris était complètement démonté, des tags partout, la rue était remplie de blaze comme Colorz, Boxer, Oeno, Fal1, Rest, Vision. Et je pourrais en citer des milliers, c'était l'époque où ils construisaient L'Opéra de la Bastille, la rue de la Roquette était complètement en friche. Voltaire pareil, il y avait des terrains vagues partout. On peignait grave dans ce quartier. Psychoze habitait à Bastille à l'époque, il nous montrait comment faire des lettres, des contours, c'était en 88-89, il était un bon mentor, il était passé par l'école de Colt, une belle époque. Ensuite j'ai habité Vincennes et quelques temps après j'étais à Montreuil où j'ai rencontré les OC et je suis entré MCZ.

Dès la fin des 90s, tu ne semblais pas obsédé par l'aspect vandale, as-tu peint des trains ?

J'étais plutôt obsédé par les grands murs, raconter des histoires sur ces murs c'était avec Juan. En 1991 j'ai rencontré Alex. Nous étions un bon trio, Alex faisait des personnages réalistes, il était le seul à l'époque à faire ça et nous les lettrages.

Ensuite nous avons rejoint Pwoz, Lazoo, et avant ça il y avait Popof, Psychoze, Creez. Il y a eu deux périodes MAC, celle de 86 jusqu'en 90 puis celle d'après. A partir de 91, nous avons commencé à faire des gros murs un peu partout dans Paname. Puis après, nous avons commencé à voyager à Barcelone, Amsterdam, l'Europe d'abord et ensuite New York et les USA pour finalement bouger dans le monde à peindre des murs et rencontrer des potes. Le graffiti est un vrai langage universel.

Pour toi, à quoi correspond le début du festival Kosmopolite ? N'est-ce pas ton premier virage dans ton parcours professionnel ?

C'était en 2002, après que nous ayons fait des gros murs un peu partout dans le monde, on voulait faire venir tous nos potes qu'on avait rencontrés lors de nos voyages à Paris. En 1995, nous étions partis à NYC puis nous y retournions tous les ans. On y rencontrait que des gros blazes dont on était trop fans. En 99, nous avions fait un documentaire qui s'appelle Trumac et qui est sorti en 2000. Suite à cela, nous nous sommes dit pourquoi ne pas faire un festival. A cette époque, nous étions sur Montreuil et Bagnolet, puis nous avons rencontré Gilbert Mazout. Il avait ses entrées avec la ville de Bagnolet. Nous avons fait une bonne combinaison, nous avions des contacts de writers de par le monde et lui il était cul et chemise avec le maire de Bagnolet. Nous avions eu une petite subvention qui nous a permis d'inviter des potes afin de leur payer leurs billets d'avion l'hôtel pour une semaine, puis une palette de « beubs » (aérosols – ndlr). C'est comme ça qu'a été créé le festival Kosmopolite, on a été surpris de voir comment les médias ont repris l'info sans qu'on ait d'attaché de presse, alors on a pris le truc un peu plus au sérieux l'année suivante et ça a duré une dizaine d'années. C'était bien avant qu'il y ait des festivals partout, à l'époque nous étions considérés encore comme des vandales jusqu'à ce qu'on parle de graffiti dans les journaux autrement. Nous sommes passés des pages faits divers aux pages culturelles de nos chers médias. On y a invité les plus fines gâchettes du monde du graffiti de l'époque. On graffait la journée et en soirée on faisait le tour des boîtes de Paname, c'était n'importe quoi, des tags et des flops partout. Nous avons mis Bagnolet sur la carte culturelle, le label Street Art n'existait pas encore. Je ne pense pas qu'on puisse parler de tournant professionnel, on était des passionnés qui voulaient faire connaître et évoluer notre culture, pas du tout professionnels en vrai car si ça avait été le cas, nous aurions fait de l'argent avec.

Justement raconte-nous l'histoire du studio Narvaland à Bagnolet qui existe encore...

C'est un deal que nous avons passé avec la mairie car à l'époque, on vivait en squat, rue de Paris, à Montreuil. Et on ne pouvait pas continuer à vivre en squat et travailler avec la mairie. C'était la galère, on était en fight avec la police, on se faisait virer tout le temps. Mais bon on a toujours fonctionné ainsi et on tenait le coup. En 2003 il nous file ce local. Au début, on s'en servait comme d'une salle de stockage, on ne savait pas trop ce qu'était un atelier.

Et petit à petit on a commencé à se projeter sur la toile, Colorz et moi avons commencé à prendre des cours avec un prof des beaux-arts pour apprendre à préparer les toiles, connaître les bons matériaux, etc. On n'avait aucune expérience sur le travail sur toile. On passait du graffiti en extérieur à la toile en atelier. Peindre des toiles est une toute autre énergie que le graffiti, l'un doit passer les générations, l'autre est un travail sur l'instant présent. En 2009, on fait une expo collective avec les potes qui nous emmène à Singapour et en Indonésie... Puis, en 2011, toujours avec Claude Kunetz, je fais ma première expo solo dans sa galerie Wallworks. D'un espace de stockage c'est devenu l'atelier des MAC où nous réalisions nos toiles. Nous sommes entrés dans une autre ère, que nous n'avions pas imaginée. Une nouvelle aventure. Certains ont pris le virage, d'autres moins, certains restaient sur les murs, d'autres les deux. Nous étions toujours en mode débrouille... On invitait régulièrement des artistes à venir travailler à l'atelier, et Narvaland devenait un centre névralgique du graffiti international à Paris. Aujourd'hui Colorz est toujours là à travailler dur, à préparer des expos ainsi que quelques artistes comme Daena ou d'autres qui passent là afin de préparer leurs futures expositions. J'y passe et travaille quand je suis à Paname, tu y rencontres toujours des artistes de différents horizons et c'est ça l'esprit Kosmopolite !

Est-ce depuis ton solo à Wallworks, en 2011, que tu ne participes plus à des expos collectives ?

Ce n'est pas depuis cette expo solo que je ne veux plus faire d'expo collective. Par contre, depuis que je me suis lancé dans une démarche d'artiste solo et que je suis concentré uniquement sur mes productions je ne veux les sortir qu'à bon escient. Je ne réponds pas oui à chaque expo que l'on me propose car chaque expo doit être quelque chose de peaufinée, je dois porter un message et emmener quelque chose de différent à chaque fois. La dernière expérience d'expo collective avec les copains ne s'était pas bien passée, j'ai vu un copain pleurer, il voulait brûler ses toiles car il n'avait rien vendu alors que nous, nous avions tous vendu, ça avait heurté son ego. Ça m'a fait mal au cœur de voir ça, je trouve que ça nous met en compétition alors que ça ne devrait pas l'être, ça a détérioré nos relations. Alors j'ai arrêté de participer aux expos collectives, je préfère aider des amis qui font des expos solos d'une manière ou d'une autre, et ça me rend très fier de les voir exposer et avoir une belle visibilité. Par contre, s'il s'agit d'expo muséale, afin de montrer un mouvement artistique comme on a eu l'année dernière au Petit Palais, j'y suis favorable car c'est une démarche qui place notre art et notre culture dans l'institution.

Ce n'était pas la première fois que tu peignais pour des projets portés par Claude Kunetz, n'est-ce pas lui qui t'embarque à Bali ?

Oui, en effet, avant de faire cette expo en solo à Paris en 2011 nous avons fait une expo collective à Singapour et ensuite à Jakarta. Il y avait aussi Claire Piton qui depuis a ouvert une galerie aux Philippines. Après l'expo à Jakarta nous sommes partis, Colorz et moi à Bali. J'ai découvert Bali et j'en suis tombé amoureux, je n'aurais pas imaginé à cette époque y retourner pour y vivre.



Kongo X Pinel&Pinel X Goldmund



Kongo chez Daum en 2016

De Narvalo du 93 au resort de Bali, c'est un changement radical. Comment le vis-tu, l'ambiance, les potes, et les codes du 93 ne te manquent-ils pas ?

Oui c'est vrai que l'ambiance du 93 me manque des fois. Entre temps je suis devenu un daron et franchement il n'y a rien de mieux que cette expérience. De pouvoir élever tes enfants, leurs partager ta vision et pouvoir les guider est la seule vraie chose valable en tant qu'Homme. Chaque chose en son temps, j'ai fait mon enfance et les « narvaloteris » avec les potes jusqu'à la trentaine, puis ensuite ça a été une autre partie de ma vie, être à la tête de ma famille et développer mon parcours d'artiste en même temps a été ma priorité.

La culture sound system revient souvent dans ta vie, peux-tu nous parler de ton expérience, tes souvenirs…

J'ai toujours eu deux passions, le graffiti et les sound system reggae avec ses clashs de dub-plates, ses crews, etc. Mon crew était 3dom sound pour freedom sound avec Dalton comme selecta, on venait de Gwada. C'était l'époque de Massena, les Peupliers, péniches Rubis, etc. Ambiance rude bwoy, rastafari, dancehall. Ensuite j'ai monté Biddim avec Dalton et RAS Lucian en Guadeloupe où on organisait des soirées sound system afin de promouvoir notre culture. Je vivais en Guadeloupe en hiver et après le carnaval je rentrais à Paname pour peindre des murs avec les MAC. Montreuil a toujours été un vivier pour le graffiti et le reggae. On était tous hyper connectés entre le dancehall et le graffiti, Azrock en était le principal ambassadeur. J'avais même monté un sound system avec un acousticien et un ébéniste d'art qui s'appelait Mégalithe avec lequel on a tourné pas mal. On était vraiment passionnés !

Tu as placé tes lettrages sur des bagages, textiles notamment Hermès, des lingots d'or, montres, bateau, de multiples supports, tu as même fait tailler des pierres aux formes de tes lettres et collaborer avec la maison Daum (beubs en verres ci-jointes). Aujourd'hui, imagines-tu faire évoluer ton art ou souhaites-tu simplement exploiter ton savoir sur tous les supports et en format toujours plus grand ?

J'ai fait mon truc sur pas mal de supports différents c'est vrai, alors tant que ma passion m'amène à découvrir d'autres mondes, d'autres univers et mixer mon travail avec d'autres gens passionnés j'irais plutôt vers cette direction-là. Je n'ai rien de préconçu, tout ce que je vise c'est de pousser le délire plus loin. Je veux amener mon univers vers l'excellence à chaque fois. J'aime surprendre, j'ai besoin de challenge, de vision d'excellence. C'est ça l'intérêt de pouvoir travailler sur toutes ces formes-là. J'aime changer de support et amener mon écriture picturale dans tous les sens, la tordre, faire des grands écarts, c'est ça que je kiffe. On n'a qu'une vie, je veux faire le max tant que je peux.

En 2020, pendant le confinement, tu as lancé une galerie à Hanoï, y a-t-il des expositions tous les mois, quel est ton rôle et comment fais-tu à distance ?

J'ai un partenaire incroyable au Vietnam avec qui j'ai monté deux galeries, une à Hanoï, une à Saigon, afin de promouvoir l'art contemporain vietnamien et en même temps renouer avec mes racines. C'est une mission que nous continuons encore aujourd'hui. De mon côté j'envoie des tableaux régulièrement et je montre qu'il est possible qu'un artiste vietnamien puisse devenir un artiste international. En même temps, nous essayons de promouvoir le savoir-faire vietnamien, promouvoir les artistes vietnamiens. L'idée est de pousser culturellement le Vietnam contemporain.

Quel est ton meilleur souvenir-expérience de peinture ?

J'ai fait tellement de choses variées qu'à chaque fois j'ai de bons souvenirs car j'essaye de le faire à fond. Je n'ai jamais pris la peinture comme un travail mais comme un plaisir, une passion. Chaque moment est un délice. Celui des collaborations où tu es confronté à des mecs qui ne sont pas de ton univers et qui te regardent un peu comme un rigolo car tu as la casquette retournée et que tu viens de banlieue, sans être cliché ces mecs me regardaient un peu comme cela. Quand tu arrives au bout du projet, que tu es authentique et sincère, dans ta démarche, et quand il y a du résultat, là tu peux être satisfait de ton travail. Ensuite c'est derrière toi et tu enchaînes sur autre chose. Je ne regarde jamais trop derrière, j'ai toujours des projets qui m'amènent à réfléchir à comment le réaliser. L'idée est de ne pas regarder dans le rétro, d'aller de l'avant et d'y aller à fond. Et enfin le travail à l'atelier qui me prend beaucoup de temps et d'énergie, où je prépare mes prochaines expositions. Maintenant les meilleurs moments c'est quand tu arrives à aller au bout de ton challenge, comme lorsqu'après deux ans j'arrive à faire ces trente montres et que tout fonctionne, tu te dis que tu es le premier à l'avoir fait, c'est un bon souvenir. Comme lorsque j'ai fait le carré Hermès pour la première fois, c'est un bon souvenir aussi. Ou de voir tes tableaux transformés en robes Chanel et qu'elles défilent au MET museum à New York avec Pharrell Williams qui défile. Il y a aussi eu le temps du graffiti qui était plus comme des sorties récréatives avec les copains, où on se mettait bien, on rigolait, on buvait des coups, fumait des spliffs, on faisait des beaux graffs, on passait un super week-end ensemble. Et en même temps on a toujours eu la volonté d'un travail bien fait.

Et le pire ?

Le pire comme les bons, à chaque fois c'est une expérience, il n'y a ni de bonne, ni de mauvaise expérience. Les pires, tu fais en sorte de ne pas recommencer et les meilleurs, tu fais en sorte de les répéter. Je n'ai pas de mauvaise expérience qui me vient en tête là !

Les bombes aérosols sont toxiques, n'as-tu jamais voulu imaginer un aérosol plus sain pour toi et notre planète, d'autant que tu travailles avec des industriels ...

En vrai, aujourd'hui je ne travaille plus tellement avec des bombes. Ce serait bien de travailler avec des outils qui ne polluent pas, penser à avoir des bagnoles qui ne polluent pas, penser à manger des trucs qui ne polluent pas. La prise de conscience n'est pas que sur les outils de peinture. C'est surtout notre façon de consommer qu'il faut repenser.

Tu es passé d'un jeune timide à un artiste – homme d'affaires - accompli. De peintures éphémères au marché de l'art ! As-tu encore des rêves ?

Ohhh, jeune timide à homme d'affaires, tu abuses (rires). J'ai encore plein de rêves, mais ils ne sont pas forcément liés à mes affaires, à mon art. Je fais en gros quasiment tout ce que je veux, j'arrive à manifester les choses. Oui j'ai des envies, comme préparer de grosses expos, bien patates, avec des œuvres de qualité. Mais mon rêve ultime c'est d'avoir le temps, de profiter et de voir grandir ma famille. Ce n'est pas tellement du rêve matériel. Je regarde toujours les choses avec des yeux d'enfant, je m'extasie sur des couchers de soleil, de voir un arbre grandir et donner des fruits. J'accueille avec beaucoup de gratitude tout ce qui me vient à moi, je suis conscient que chaque jour est un cadeau.

Quelle est l'importance de l'analogue dans ta vie au quotidien, je pense notamment au vinyle ?

Ouais j'ai déjà fait plusieurs pochettes de disques vinyles. Un pour mon ami Dj Clyde et en ce moment je suis sur une pochette pour mon refré Azrock, un disque posthume. Je ne sais pas quand ça sortira, ça va sortir chez Patate Records, affaire à suivre car je ne sais pas où cela en est. Ouais c'est un domaine que je kiffe grave, l'objet, la peinture, le pressage. Je comprends que c'est un objet de luxe car cela représente toute une époque, toute une idée.

Tu aimes peindre et écouter de la musique dans ton atelier en écoutant du reggae et du rap, quelles sont tes autres influences musicales...

Écoute, mes influences musicales sont vastes et variées. Dernièrement tu m'as fait écouter du funk indonésien, c'était mortel. Je kiffe le jazz de ouf, évidemment le reggae c'est ma vibe, j'ai tellement bossé dans des sounds systems, j'adore le reggae, le dancehall, le hip-hop, le rap qui va avec. Je suis un éternel curieux. Après quand je peins, j'écoute de la musique classique, du Bashung, du Marley, du Vybz Kartel, bossa nova, salsa, je passe de l'un à l'autre sans complexe. Ça dépend de la vibe, c'est une nourriture pour l'esprit, c'est une caresse pour l'âme. Ça se conjugue bien avec la peinture.

Es-tu toujours en contact avec Juan ? Il a un groupe de musique latine, partagez-vous cela...

Ça fait longtemps qu'il fait de la musique, à l'époque il avait un groupe qui s'appelait Combavas. Il fait de la rumba congolaise, du reggae, du jazz, depuis très longtemps. Il fait de la basse depuis aussi longtemps qu'il fait du graffiti mais c'est un mec très discret. Oui il m'a toujours partagé ça mais je t'avoue que ça fait très longtemps que je ne l'ai pas eu. Quand on se parle au téléphone on ne se parle pas tellement de musique. Ça fait un moment que je ne l'ai pas eu, tu me rappelles que l'on doit se check un peu. C'est un très grand musicien, c'est un grand artiste, aussi bien en peinture qu'en musique.

L'IA fait-elle partie de ton processus, qu'en penses-tu, as-tu déjà essayé ?

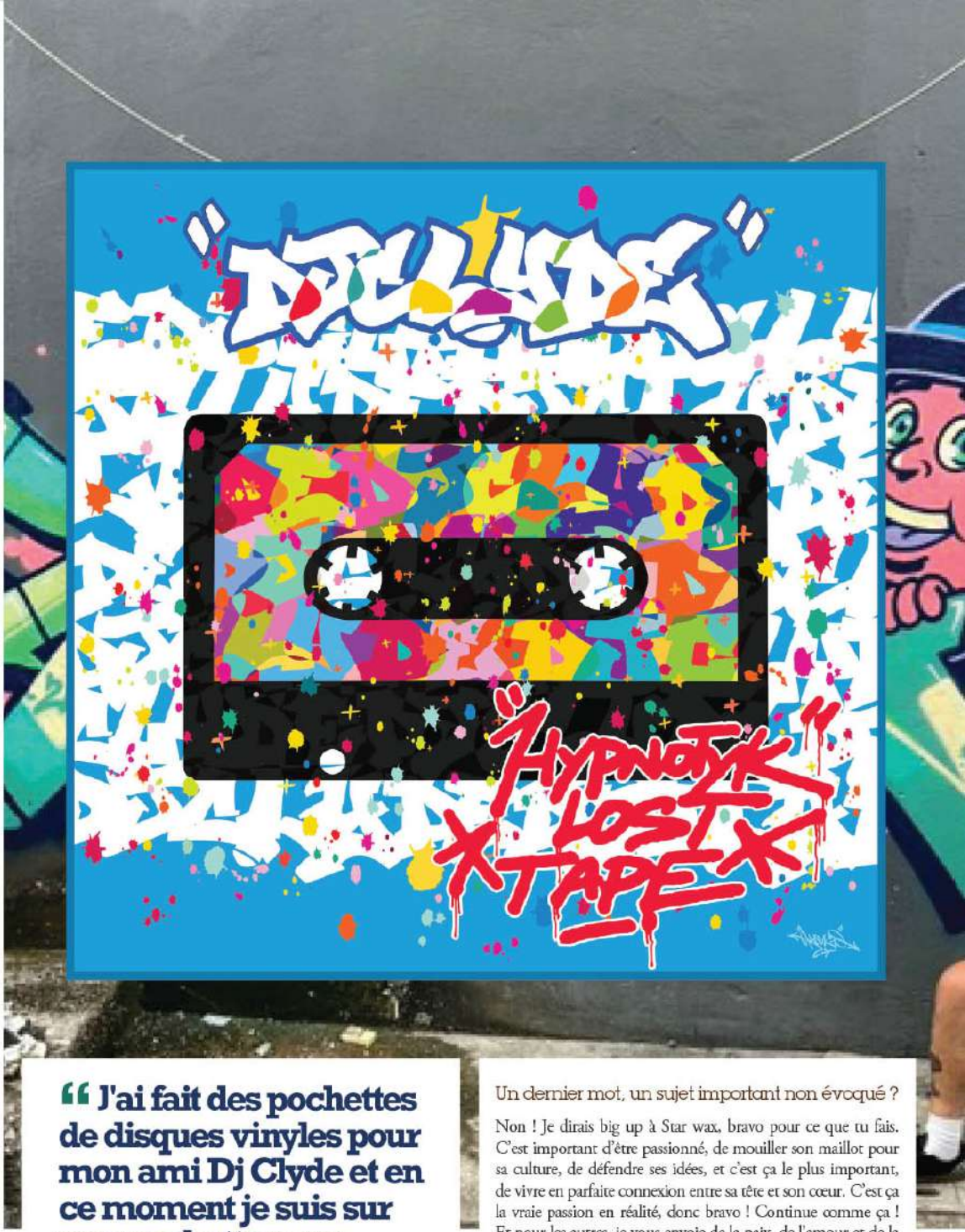
Ouais c'est vrai que l'intelligence artificielle aujourd'hui prend de plus en plus de place. Moi je crois que je suis un peu trop old school, il faut que je m'y mette. Mes enfants m'y sensibilisent, à chaque fois ils me sortent ça, ma meuf aussi. Quand je n'ai pas la réponse à quelque chose, ils répondent : attend on gère ça... J'avoue que c'est assez précis et tout. C'est un très bel outil mais j'espère que ça ne va pas prendre trop de place dans nos vies créatives, et notre vie tout court.

Quel message, philosophie, prônes-tu et comment le vis-tu au quotidien ?

Écoute, j'ai beaucoup de foi en la vie, j'ai toujours cette espèce de mantra qui revient tout le temps : paix, amour et lumière. Et j'essaye d'être le plus possible en harmonie avec. De méditer, de me recentrer le plus possible, d'être proche de la nature, de voir les choses simplement, humblement. Tout cela fait partie de mon processus créatif, en fait, j'essaye de composer avec toutes ces multiples dimensions qui nous entourent.

As-tu d'autres passions ? Tu es fan de cigare et tu as même créé un cigare...

En fait, je suis passionné par la vie en général ! Il n'y a pas que la peinture et le graffiti. Tout cela fait partie d'un style de vie. Ouais je fume le cigare ! J'aime les cigares, j'ai fait mes cigares. J'aime le rhum, j'ai fait mon rhum. J'aime travailler avec les chefs, des chefs pâtissiers, j'aime le vin. Pour moi nourrir l'esprit c'est aussi nourrir son corps, c'est surtout respecter la nature, le produit de la nature. Comme je te dis c'est vivre en harmonie avec tout ce qui nous entoure. Et éviter la médiocrité, et tout ce que l'on essaye de te faire avaler au quotidien. Le vrai luxe pour moi, c'est de prendre le temps pour les choses, savoir déguster de bons mets, savoir fumer du bon tabac, boire du bon vin. Tu peux faire cela en toute petite quantité, je préfère avoir une toute petite part du meilleur que d'être rempli de merde. Et on en sert des tonnes et des tonnes chaque jour à nos enfants. Mon but c'est de pouvoir être un guide et de parler de savoir vivre ensemble, savoir-faire et faire savoir.



"J'ai fait des pochettes de disques vinyles pour mon ami Dj Clyde et en ce moment je suis sur une pochette pour mon refré Azrock..."

Un dernier mot, un sujet important non évoqué ?

Non ! Je dirais big up à Star wax, bravo pour ce que tu fais. C'est important d'être passionné, de mouiller son maillot pour sa culture, de défendre ses idées, et c'est ça le plus important, de vivre en parfaite connexion entre sa tête et son cœur. C'est ça la vraie passion en réalité, donc bravo ! Continue comme ça ! Et pour les autres, je vous envoie de la paix, de l'amour et de la lumière. Merci de visiter : www.cyrilkongo.com



Terrain vague de la Roquette, en 1993 / Photo par kns



Porte de Clichy, Paris, juillet 2024 / Photo par Wanda Phan



CEDRIC ARNAUDET
TOUT SAMPLEMENT

EN 1995, CÉDRIC ARNAUDET LANCE L'UNE DES PREMIÈRES ÉMISSIONS RADIO BORDELAISES DÉDIÉE AU RAP. PENDANT DIX ANS, IL REÇOIT LA PLUPART DES ARTISTES DE LA SCÈNE FRANÇAISE ET INTERNATIONALE DE PASSAGE. SON ATTACHEMENT POUR LE VINYLE L'AMÈNE À DEVENIR DISQUAIRE. IL S'ESSAYE AU BEATMAKING MAIS FINALEMENT SA PASSION POUR LE SAMPLING VA FAIRE DE LUI UN ARCHIVISTE-HISTORIEN SPÉCIALISÉ DANS LE RAP. EN 2020, EN CONFINEMENT IL RÉDIGE : "TOUT SAMPLEMENT, ENQUÊTE SUR LES SAMPLES DU RAP", PUIS 2 VOLUMES DE CHRONIQUES DÉCORTIQUANT DES TITRES ÉMBLEMATIQUES DU RAP FRANÇAIS. À L'OCCASION DE LA RÉÉDITION DE SES TROIS PREMIERS LIVRES ET D'AUTRES CONSACRÉS AU RAP AMÉRICAIN À PARAÎTRE TOUJOURS EN TOTALE INDÉPENDANCE, IL ÉVOQUE SON PARCOURS DÉVOUÉ AU LOOP.

Où as-tu grandi, dans quel environnement et avais-tu des vinyles à la maison ?

Je suis originaire de Bordeaux, j'ai grandi en périphérie, à Mérignac. Très tôt, j'ai été en contact avec le monde artistique et culturel grâce à mon père, qui travaille dans ce domaine, mais lui, c'est davantage dans l'art contemporain. Mes parents étaient assez ouverts musicalement : Gainsbourg, Leonard Cohen, The Cure, Depeche Mode... J'avais quelques vinyles à la maison, et je me souviens de mon mange-disque Fisher Price pour écouter les 45 tours. L'un des premiers disques que j'ai achetés, c'était sans doute un Michael Jackson. Quand la platine Cd est arrivée, mes parents ont vite adopté le nouveau format. Je me rappelle que ma mère avait même gagné une platine Cd à Carrefour, au tout début du format. Le vinyle, je m'y suis vraiment remis au milieu des années 90, quand j'ai commencé à écouter du rap.

Peux-tu nous dire à partir de quand ta passion pour le vinyle débute et coïncide-t-elle avec ton expérience de disquaire ?

Quand j'ai commencé à écouter du rap, c'était d'abord sur cassette audio. Pas d'Internet, donc on piratait les albums ou les émissions radio, comme celles de Dee Nasty. C'était vraiment en mode pirate, il n'y avait pas de tracklist sur la K7, tu ne savais même pas ce que tu écoutais. Il me semble que j'ai découvert le rap grâce aux vidéos de skate qui commençaient à en passer. En 1995, j'ai lancé une émission radio à Bordeaux. Il fallait du matos pour diffuser à l'antenne. À l'époque, les maisons de disques m'envoyaient les vinyles pour que je les mette en playlist. L'industrie était florissante... et les vannes grandes ouvertes. Il y avait très peu d'émissions spécialisées en rap à Bordeaux, je crois qu'on était deux. J'ai fait de la radio de 95 à 2004, en plein âge d'or du rap. J'ai reçu la plupart des artistes de la scène française et internationale. Déjà à ce moment-là, je m'intéressais à la production musicale, aux beatmakers. Et en parallèle, j'étais disquaire. C'est là que j'ai pris une vraie claque, mes collègues me faisaient découvrir les samples originaux des morceaux que j'écoutais. J'étais fasciné par la manière dont le son était transformé par les producteurs. Ça m'a ouvert à la soul, au funk, au jazz... Et même à la musique électronique. Je me souviens de l'arrivée de Daft Punk.

À l'époque, on ne parlait pas encore de musique électronique, juste de dance music. Ce qu'ils faisaient été différent, mais ils utilisaient les mêmes machines que les producteurs de rap, sauf que le BPM était plus rapide.

D'où vient ta passion du sample et du rap français, as-tu fais du beatmaking ou est-ce lié à ton expérience en tant qu'animateur radio ou à l'influence d'un pote Dj ?

C'est souvent une question que l'on me pose, mais malheureusement mon expérience dans le beatmaking reste très maigre. J'ai commencé sur Magix Music Maker, puis j'ai acheté une MPC, mais ce n'est pas aller plus loin. Par contre, j'ai toujours bien aimé trouver des samples. Quand je rencontrais les producteurs pour des interviews radio, j'ai toujours été intéressé de savoir sur quelle machine ils travaillaient, comment ils avaient décortiqué le son, etc.

Quel a été le déclic pour te lancer dans cette démarche ambitieuse, ça s'est passé en deux temps et plus de dix ans pour en arriver au bout de ton premier livre ?

Le déclic est arrivé pendant la Covid. Cela faisait longtemps que j'avais envie de me replonger dans les interviews que j'avais réalisées, et de me faire un dossier sur les samples et les histoires qu'ils racontent. C'était une démarche personnelle au début, je n'imaginais pas que cela pourrait intéresser d'autres personnes. Puis j'ai partagé mon travail à quelques proches, qui m'ont proposé de créer un compte Instagram. À ma grande surprise, ça a pris. L'été suivant, à Paris, on m'a proposé d'en faire un livre. La première édition s'est faite un peu dans l'urgence, c'est pourquoi j'ai voulu tout reprendre à zéro avec une édition définitive, et plus complète.

Tu es toujours en totale indépendance, combien de temps s'écoule entre les deux et que se passe-t-il dans ta tête quelques mois après la sortie et avant d'enchaîner l'écriture de "Enquête sur les samples du rap Français les Vol.1", puis après Vol.2 et 3 ?

J'écris vraiment au feeling. Un jour, je peux écrire sur un titre de rap US, le lendemain électro, puis du rap français. L'indépendance me permet de fixer mes propres contraintes et objectifs. Je gère tout, le choix des photos, les illustrations, la mise en page, etc. Une fois un livre achevé, je pense déjà au suivant. Pour les trois volumes du Rap Us, je fais la même chose.

J'ai trouvé très habile que ton livre "Le Sampling, les Techniques, les Machines" débute en évoquant Pierre Schaeffer. Avec son acolyte Pierre Henry, ce sont aussi les premiers turntablists et leurs travaux ne sont pas assez valorisés… Que représente-t-il pour toi ?

Ce sont les pionniers. Ça me semblait évident de commencer par leur histoire. Si tu y réfléchis, le sampling existe depuis toujours, c'est juste qu'il n'y avait pas encore les machines, et ça s'appelait une source d'inspiration. Pierre Schaeffer était un génie. Je trouve formidable l'idée qu'il a eu de composer de la musique à partir d'enregistrements que tout le monde peut faire. La musique concrète c'est la base du sampling, composé de la musique en enregistrant les bruits environnants.

> **"Le sampling existe depuis toujours, c'est juste qu'il n'y avait pas encore les machines, et ça s'appelait une source d'inspiration."**

Tu évoques aussi Chamberlin, comme l'IA aujourd'hui, il a fait flipper l'industrie de la musique dans les années 50… As-tu déjà utilisé l'IA pour co-rédiger tes livres ?

Toutes les innovations font peur, quel que soit le domaine. L'humain a toujours craint d'être remplacé par la machine, alors qu'au contraire, elle peut le faire évoluer plus vite, à condition d'avoir cette vision et de savoir comment l'utiliser. Le Chamberlin, comme la LM-1 plus tard, a rebattu les cartes. C'est ce qui a inquiété les musiciens. Ces machines offraient une précision incroyable. Aujourd'hui, l'IA provoque le même genre de réactions. Mais il ne faut pas oublier que c'est toujours l'humain qui dirige la machine. Sans créativité, il n'y a pas de résultat. Bien sûr que je l'utilise, pour certains visuels ou mises en forme, c'est un gain de temps considérable.

Tu t'efforces d'illustrer au mieux, en plus des pochettes il y a des photos. Peux-tu nous dire d'où vient la photo noir et blanc avec une platine vinyle sans bras et un poisson rouge dans un bocal pour illustrer un chapitre sur Disiz ?

Justement, de l'IA. Cette illustration en est une preuve ! Quoi de mieux qu'un poisson rouge dans son bocal, au milieu d'un studio d'enregistrement, pour illustrer le premier album de Disiz ? Je constate aussi que tu as l'œil du lynx. L'IA est encore loin d'être parfaite (rires).

Au même titre que Jay- Z sample un titre de Janko Nilovic pour D.O.A, « Nautilus » de Bob James, qui a été samplé à plusieurs reprises, est selon l'auteur un titre mauvais ou le moins bon d'un album. Comment as-tu appris cela, c'est un travail de longue haleine pour croiser et vérifier la véracité de tes sources ?

C'est ça qui est fascinant, voire fou dans ces histoires de samples. La plupart des morceaux utilisés viennent de faces obscures. C'est tout l'art du beatmaker. Dénicher une mélodie improbable et la transformer en banger. Janko Nilovic ou Bob James l'ont dit eux-mêmes. Pour eux, ce n'étaient pas leurs meilleurs titres. "Nautilus", par exemple, était un titre de la face B, la face de remplissage. Là où tu mets les morceaux que tu considères comme secondaires. Pour chaque article que je rédige, c'est un vrai travail d'enquête. Je pars d'une info, je creuse, je vérifie, je recoupe… Et souvent, ça m'amène à d'autres histoires. C'est comme ça que la mayonnaise prend.

Justement en parlant de recouper ! Es-tu certain que Kool Herc mixait avec deux platines car je crois que Dee Nasty m'a dit qu'au début il était en mode pull up avec une seule platine… Et as-tu vu son set up vendu aux enchères en 2022 ?

(Rires). Non, c'est une excellente question ! Et un vrai débat, d'ailleurs. Il a été acté que le hip-hop est né le 11 août 1973. Cette date reste floue, car hormis quelques témoignages, très peu d'images existent de cette journée. Ce qu'on sait, c'est que Kool Herc s'occupait du son, avec Coke La Rock au micro. Pour certains, il n'avait qu'une platine, pour d'autres, il en avait deux. Ce qui est indiscutable, c'est que Kool Herc est d'origine jamaïcaine, donc forcément influencé par les sound systems, avec un Dj et un toaster. Alors, une ou deux platines ? On ne le saura peut-être jamais. Ça fait partie de la légende.

Peux-tu nous parler des éditions dédiées au rap US et aux musiques électroniques, c'est le même principe, pleins de belles anecdotes ?

Exactement. Le rap US sortira à la fin de l'année, sous forme de trilogie. Là encore, ce sera truffé de petites anecdotes, toutes plus croustillantes les unes que les autres. On parle de rap américain, donc on passe à un autre niveau. Là-bas, dès le départ, c'étaient de vrais businessmen, des génies, des affamés…

Comment la scène hip-hop Bordelaise est-elle dynamique aujourd'hui comparé au moment où tu l'as documentée grâce à ton documentaire "Pour qu'il en reste une trace" ?

Houla, tu ressors un vestige là ! Ce doc date de 2004. Il est toujours disponible sur YouTube. À l'époque, je voulais mettre en lumière la scène hip-hop bordelaise, faire un focus sur les artistes du coin. C'était un peu chauvin, oui (rires), mais pour moi il y avait un vrai potentiel. Aucun artiste local n'avait encore explosé au niveau national. Aujourd'hui, avec Internet et les réseaux sociaux, la scène a beaucoup plus de visibilité et se développe plus facilement. Mais je dois avouer que j'ai un peu décroché avec la nouvelle génération.

En 2018, tu renoues avec la vidéo et tu collabores avec IAM pour le film : "Dans les yeux des fans". Est-ce inspiré du projet des Beasties Boys ? Finalement c'est un peu basé sur un concept de sample ce film ?

C'était pour les 20 ans de l'album "L'École du Micro d'Argent". Le groupe m'a invité quand ils sont passés à Bordeaux. En loges, je leurs ai demandé s'ils comptaient sortir un DVD de la tournée, et à ma grande surprise, la réponse a été non. C'est là que je suis parti dans le délire de m'inspirer du concept qu'avait proposé les Beastie Boys, en utilisant toutes les vidéos filmées par les spectateurs. Un projet titanesque pour rassembler toutes ces archives, mais je suis hyper fier de l'avoir mené à bien. C'est un vrai hommage.

Filmer, monter et réaliser un film c'est différent que d'écrire un livre. As-tu une préférence ?

Pas vraiment. Les deux impliquent une phase de recherche, d'exploration. Une fois que tu as toutes les pièces du puzzle, il faut les assembler pour créer quelque chose de cohérent. Que ce soit avec des scènes vidéo ou des informations écrites, le travail reste le même, rendre le tout fluide, compréhensible, captivant. J'aime les deux. La vidéo, je la pratique depuis longtemps, alors que l'écriture, c'est plus récent.

Te considères-tu plutôt comme un auteur ou archiviste-historien et souhaites-tu faire passer un message, une philosophie ?

Plutôt archiviste-historien. Je suis mal à l'aise avec les mots : auteur ou écrivain. J'ai l'impression que me présenter ainsi serait un manque de respect envers ceux qui ont fait des études pour en arriver là. Je suis avant tout un passionné, curieux de nature. J'aime découvrir, échanger, transmettre. Et plus j'avançais dans mes recherches, plus je me rendais compte que ces histoires de samples racontaient aussi autre chose, des messages politiques, sociologiques, économiques… Il y a effectivement une forme de philosophie derrière tout ça.

Continues-tu à chiner du vinyle et qu'est-ce qui t'obsède ?

Toujours ! Brocantes, vide-greniers, Easy Cash… c'est un jeu. Tu peux tout trouver sur Internet, mais à quel prix ? Rien ne vaut cette montée d'adrénaline quand tu tombes sur un disque inconnu ou sur celui que tu cherches depuis des années. Chaque disque a son histoire : où tu l'as trouvé, quand, dans quelles conditions, etc. Et ça, ça n'a pas de prix.

Tu viens de rééditer tes livres mais ta grande nouvelle expérience, qui doit t'exciter, n'est-ce pas ton show-master class sur l'évolution de la musique à travers les samples ?

Quand j'ai sorti le premier livre, on m'a proposé de faire des conférences sur le sampling. Je trouvais ça un peu élitiste. Ilyes de Foksabouge.com m'a alors suggéré d'en faire une master class grand public. J'ai travaillé pendant un an sur ce projet, que j'ai appelé "Histoire en Boucles". C'est un voyage musical, tous genres confondus, accompagné de Dj Paco. On le présente en médiathèque, festival, espace culturel… Et ce que je préfère, c'est la diversité du public. La dernière fois, une petite fille de sept ou huit ans était au premier rang. Je lui parlais de musiques sorties bien avant sa naissance, et elle était captivée. C'est dans ces moments qu'on réalise l'importance de la transmission. Et qu'il n'y a pas que les réseaux sociaux (rires).

Un dernier mot ?

Merci à toi pour cette interview. Et big up à Radio Biche !







ORIGINAIRE DE SICILE, FUKINSEI A TRÈS TÔT FREQUENTÉ LES SQUATS OÙ SE CÔTOYAIENT DES CONCERTS HIP-HOP ET DES FREE PARTIES. DERRIÈRE LE BOOTH, ELLE MANIE AVEC BRIO LES DIVERSES APPROCHES DE LA MUSIQUE ÉLECTRONIQUE TOUT EN CONSERVANT UNE DÉMARCHE EXPÉRIMENTALE. AUJOURD'HUI BASÉE À BERLIN, LA PRODUCTRICE NOUS EN DIT PLUS SUR SES RÉFÉRENCES, SA VISION DE LA CULTURE SOUND SYSTEM, SES RECHERCHES ETHNOMUSICOLOGIQUES SUR LES SONS DE SES RACINES SICILIENNES ET SA PASSION POUR LE MARRANZANO QU'ELLE TRANSMET LORS DE SES PERFORMANCES "INNESTA". PUIS ELLE ÉVOQUE LE LANCEMENT DE SON LABEL FUKSTEP ET SON PREMIER EP EN COLLABORATION AVEC BROKEN AUDIO. RENCONTRE AVEC UNE ARTISTE ÉCLECTIQUE À SUIVRE DE PRÈS.

D'où viens-tu ?

Salut Sabrina, merci beaucoup de m'avoir invitée pour cette interview. Je suis originaire d'une petite ville de Sicile. Je ne viens pas d'une famille d'artistes, mais il y avait un piano chez mes grands-parents, et ma tante et mes cousins ont appris à en jouer en autodidacte. Personne n'a jamais vraiment choisi la musique comme voie professionnelle. À partir de 10 ans, j'ai joué du violoncelle pendant quelques années et chanté dans une chorale. Cependant, j'étais assez nerveuse et je ne voulais pas étudier le solfège. Adolescente, j'ai commencé à chanter dans un groupe punk, mais ça n'a pas duré longtemps.
J'ai repris la musique presque dix ans plus tard.

Tes premières impressions lorsque tu as découvert la musique électronique ?

C'est une sacrée question ! Ma famille n'écoutait pas ce genre de musique, et j'ai toujours plus ou moins été solitaire, alors j'ai dû trouver ma voie seule. J'ai toujours cherché des réponses dans les livres, les magazines, les blogs et les bibliothèques. Cela dépend peut-être de la définition que l'on donne à la musique électronique ? Je dirais que ma première rencontre avec la musique électronique a eu lieu à 9 ans, grâce à des projets et des groupes électroniques comme Prodigy, Skunk Anansie, Massive Attack, Portishead et le groupe italien Subsonica, grâce à MTV au début des années 2000. Je ne savais même pas que c'était de la musique électronique ; pour moi, c'étaient des groupes fascinants qui produisaient une musique incroyable. Si par musique électronique on entend une musique où la présence vocale est réduite, alors je dirais qu'à 13/14 ans, j'ai enfin eu un PC à la maison, j'écoutais beaucoup de jazz et c'est de là que je suis tombée sur Brian Eno, puis je suis tombée amoureuse du son qui a changé ma vie à jamais : celui d'Amon Tobin. À propos de Brian Eno, je me suis dit : « Zut, ça doit être la musique qu'on écoute au paradis. Il n'y a pas de batterie, qui sait quels instruments sont utilisés pour la jouer ». Et concernant Amon Tobin, je me suis dit : « Ok, cet homme a propulsé le jazz à un autre niveau, mais comment fait-il ? A-t-il un orchestre géant à sa disposition ? » J'ignorais totalement l'existence du sampling. Puis, par chance, à cet âge-là, la série Skins était diffusée sur MTV.

Et là, avec "The Haunted House" de Skream, j'ai découvert le dubstep et Roots Manuva. Je me suis dit : « Mais c'est quoi cette musique ? » C'est beau et puissant. En Sicile, par contre, j'entendais toujours le reggae, le dub et le hip-hop résonner dans mes oreilles pendant les événements scolaires, les grèves et les manifestations. Les premiers événements auxquels je me suis rendue étaient imprégnés de ces sons. À Catane, les clubs sont en bord de mer, et le soleil appelle toujours une bonne sono. J'ai grandi avec le soleil, la mer, le volcan, les chants des comaris et les fêtes religieuses. Si vous venez de mon coin, vous êtes forcément une personne très physique. La vibration est liée à la terre et au respect de la nature, la vibration est la musique du sound system. J'ai ensuite découvert les soirées free tekno en arrivant à Rome à 19 ans, mais j'avais déjà une vaste connaissance de la musique électronique.

Quand as-tu commencé à collectionner des disques et te souviens-tu de tes premiers pas en tant que Dj ?

J'ai commencé à collectionner des disques en 2016, peut-être même avant d'avoir une platine pour les écouter. J'étais plus intéressée par la production, alors j'achetais ces disques avec l'idée d'en sampler des sons. Des disques perdus d'Asian Dub Foundation ou des trucs acid qui se vendaient pour 1 euro. Je collectionnais des morceaux de hip-hop et de dubstep, j'allais chez Kato d'Il Mangiadischi, la seule petite boutique de Rome fréquentée par la scène hip-hop. Avant ça, je créais des playlists pour mes amis et j'organisais pas mal de sessions d'écoute chez moi. Un jour, mes amis m'ont dit : « Tu connais la musique la plus folle et la plus absurde, tu me fais toujours découvrir des trucs nouveaux, tu devrais être Dj. » Bref, entre-temps, ma collection de disques s'est agrandie. J'ai commencé à digger avant même d'avoir mes Technics, et j'ai découvert "Trigger Finger" de Zuli qui a été l'un des moments marquants de ma vie ; puis j'ai commencé à digger dans les disques britanniques et j'ai découvert le Footwork, qui m'a bouleversée à jamais. J'essayais toujours d'organiser des voyages au Royaume-Uni pour acheter des disques et aller à des concerts. À Rome, rien ne m'intéressait viscéralement, à part la noise et le punk.

Finalement, lorsque ma collection est devenue plus conséquente, j'ai commencé à demander à Hugo Sanchez, du duo Front de Cadeux, de m'apprendre à mixer ces disques. C'était en 2018. J'avais une collection de dubstep, de break, de footwork, de jungle, de hip-hop et de musique expérimentale. Je faisais partie de cette communauté d'artistes appelée "Pescheria" (littéralement une poissonnerie pleine de disques) que nous fréquentions tous à Rome. Nous passions des heures à écouter, à essayer de rythmer la musique et à discuter de l'histoire de la musique. La communauté queer et underground de Rome était mon refuge pour apprendre, me sentir protégée, ne serait-ce que par la compréhension que nous étions tous des personnes ayant fui quelque chose de similaire, mais extrêmement différent. Le tout illuminé par le son et les scratchs de Dj Muf.

J'ai aussi entendu dire que tu passais des disques lors de battle de Mcs à Rome. Quelles sont tes principales influences et où as-tu commencé à mixer à Rome ?

Mes plus grandes influences musicales sont l'IDM, le punk/grunge, le hip-hop/trip-hop et tout ce qui se trouve entre ces sons. Les squats ont toujours joué un rôle clé pour moi. Ce sont des lieux magiques où l'on entend pour la première fois des choses étranges venues du monde entier. À Rome, j'ai été profondément inspirée par la scène IDM/noise et punk expérimentale dont je faisais partie, et dans une moindre mesure par la tekno des raves. Strike, Forte Prenestino, Snia et Brancaleone étaient comme ma maison. J'ai toujours fréquenté les squats pour leurs concerts hip-hop et leurs free parties, jusqu'à ce que j'arrive moi aussi avec mon bag de disques de dubstep/noisy pour jouer dans les disquaires où la scène se réunissait et où nous essayions toujours de dénicher les trucs dubstep bizarres que Kato apportait. Plus tard, j'ai aussi joué des disques lors de battles de Mcs, de skate et ensuite des concerts punk.

Pour toi, les raves en 3 mots ?

Libération, unité, bienveillance.

Ta vision de la culture sound system ?

En Sicile, comme dans tout le sud de l'Italie, la culture sound system a des connotations très spécifiques. Elle évoque les stéréotypes tenaces que l'on entretient sur les habitants du sud de l'Italie et la façon dont les dynamiques capitalistes et impérialistes polluent le monde et piétinent la nature, pourtant précieuse et omniprésente dans les paroles. Pour moi, la culture du sound system est synonyme de critique sociale, de réappropriation des espaces : la terre, la mer, la campagne, l'île elle-même. Puis de respect du territoire et des racines de chacun, et de coexistence pacifique de toutes les cultures qui se rencontrent et qui échangent des idées depuis des siècles, là où la mer rencontre la terre. Malgré les pratiques omniprésentes de domination étrangère, ce dont nous parlons est le respect, la résilience et la beauté d'être ensemble. Toutes les paroles du mouvement "Le Posse" sont souvent chantées en dialectes sicilien, napolitain, apulien et calabrais...

Tout est conçu pour nous rappeler notre lien avec nos racines et le respect des différentes cultures, car le sud de l'Italie a toujours été traversé par des processus migratoires méditerranéens. En Italie, entre les années 1980 et 1990, de nombreux artistes ont embrassé ce phénomène underground, souvent soutenus par des centres sociaux, dont ils sont devenus les porte-parole. Leur musique, composée principalement de rap, de raggamuffin, de dub, de trip-hop et des premières touches de jungle, était liée à des thèmes sociaux et politiques, souvent avec une connotation antifasciste et inclusive claire. Le fascisme a tenté d'effacer les spécificités régionales - qui, en Italie, représentent le cœur de la diversité culturelle des différentes populations - en créant des stéréotypes et en ghettoïsant le campanilismo. Si vous parlez le dialecte de votre région et non l'italien, vous êtes considéré tel un paria et un « sauvage ». Les Sudistes sont encore aujourd'hui stéréotypés et ghettoïsés en raison de leur identité diasporique, de leur statut économique, de leur lien à la terre, de leur fort taux d'analphabétisme et de leurs activités à la campagne. Pour moi, le sound system est archétypal, ancestral, une source sonore qui a un impact physique qui procure du bien-être, permettant aux gens d'être proches du son et donc d'interagir, de sourire, de danser ensemble, de prendre soin les uns des autres, de résister et de se souvenir d'exister. Le son est le totem qui rappelle à la société les règles fondamentales, très différentes des lois, et la justice nécessaire pour se tenir debout. J'adore jouer avec les sound systems. Derrière un son, il y a toujours une famille, une histoire, une cause, un soin physique pour la matière qui le compose. Pour moi, la culture du sound system est une substance. C'est la matière qui crée la beauté et l'unité, au sens littéral de la matière façonnée comme le bois et les signaux mono ou stéréo, au sens figuré des corps, et donc de la matière traversée par des fréquences qui procurent une sensation de bien-être. La musique elle-même est une matière, devant être calibrée en termes de fréquences. Le public sait qu'elle procure une sensation de bien-être. Le sound system est une famille. Un son qui est négligé, c'est comme une communauté ignorée.

Que signifie Fukinsei ?

Dans l'esthétique zen, Fukinsei signifie asymétrie et irrégularité. C'est un principe régulateur qui présuppose que l'irrégularité crée l'équilibre. Pour moi, l'équilibre se traduit par harmonie. Comme chacun sait, le mot harmonie désigne non seulement la combinaison agréable de différentes parties dans un contexte donné, mais aussi la combinaison parfaite de sons qui crée l'harmonie en musique. Mon harmonie est asymétrique.
L'harmonie que je crée naît de l'exploration de rythmes changeants et d'une combinaison parfois inattendue, mais nécessaire, du moins pour moi. Je ne pourrai jamais me limiter à un seul genre ou style.

Ton son en trois mots ?

Une anabasis en sueur.

Que penses-tu de la scène bass music au Royaume Uni ?

Je n'aime pas le fait de nommer cela la catégorie « bass music », je la trouve tellement réductrice. C'est comme appeler la musique électronique du dubstep. Pourtant, je pense que la scène britannique, appelons-la « bass », continue de propulser la culture mondiale. Il ne pourrait en être autrement pour un lieu qui représente le berceau de ces cultures et de ces sons, grâce à son héritage multiculturel. Je pense qu'aujourd'hui, des artistes comme Grove, Kavari, Blood of Aza, Diessa, Kinlaw et Klaudio révolutionnent la scène britannique, mêlant des éléments de noise et de heavy industrial avec des breaks, du hip-hop et de la jungle. Avon Terror Corps, Western Lore, Hooversound, Drowned By Locals, Hyperdub, SZNS7N, Pressure et Bristol NormCore sont toujours présents dans mes recherches, pour n'en citer que quelques-uns. Hormis le Royaume-Uni, je pense que les influences les plus intéressantes se trouvent ailleurs depuis un certain temps.

> **“ Fukinsei, présuppose que l'irrégularité crée l'équilibre. ”**

Concernant cette scène qui s'est developpée hors Angleterre, dis-nous en plus ?

Depuis des années je suis obsédée par la scène expérimentale égyptienne qui s'inspire de la scène britannique mais la subvertit et la décode : Irsh (label fondé par ZULI & Rama - Ndlr), Moshtrq (collectif audiovisuel - Ndlr) par exemple.
J'ai commencé à mixer avec du trap/hip-hop de la scène palestinienne, comme BLTNM, et je suis heureuse que de plus en plus de gens découvrent ces artistes aujourd'hui. Yuku (Tchèque), Danse Noire (Suisse), Hakuna Kulala (Ouganda) font aussi partie de mes labels préférés depuis des années. Je ne pense pas qu'une seule interview suffise à répertorier tous les artistes que j'aime (rires) !

Et concernant la scène aux USA ?

Première mention pour la scène footwork de Chicago et au-delà, que j'adore. Longue vie à Teklife ! Il y a toute une scène de rappeurs géniaux que j'adore depuis que je mixe : Quay Dash, BbyMutha, et une scène électronique qui s'hybride beaucoup et qui, je pense, marque l'histoire de l'underground, avec des artistes comme Shinra Knives, Sober Rob, Dj Haram. Ils produisent des morceaux aux styles très variés, surtout Shinra. Je pense que la façon dont la musique est composée deviendra de plus en plus instable et pleine de changements soudains, reflet fidèle de notre époque et du mensonge des frontières.

Selon toi, quels sont les artistes à suivre de près en Italie ?

Katatonic Silentio, Piezo, Talpah, Monstera Black, Massimo Pericolo, Franco Franco, Futura Cimice, St. Grimes, Daniela Pes, Deriansky, Maria Violenza, Hans Arsen, Jaf Ge Nos, pour n'en citer que certains.

Pour toi, la Bass Music en 3 mots ?

Un ressort qui rebondit.

Aujourd'hui, il existe de plus en plus d'événements de Bass Music. A ton avis, quelles en sont les principales raisons ? Quelles soirées recommanderais-tu ?

Je pense que la bass music, comme la jungle, est plutôt tendance en ce moment. C'est une bonne chose, car de plus en plus de gens s'y intéressent, mais je dirais aussi que certains sets sont parfois remplis de rééditions ou de constructions banales que je trouve franchement ennuyeuses. Je pense aussi qu'aujourd'hui, les gens ont plus d'occasions de découvrir des styles et des genres dont ils ignoraient l'existence, donc, dans une certaine mesure, c'est une bonne chose. Cependant, tout mouvement underground est voué à être remarqué et parfois intégré à la culture mainstream. As-tu remarqué que beaucoup de pubs utilisent des rythmes breakbeat ou trap ? C'est un destin inhérent à ce qui est à la base de l'exploration, de l'inclusivité et de la culture rave, exacerbé et imprégné par des identités libres qui investissent leurs propres espaces. Je pense qu'il y a aujourd'hui une plus grande conscience collective du fait que le contrôle et la répression font partie intégrante de notre quotidien. Je pense que les gens sont attirés par ces genres, avec leurs rythmes énergiques et leurs lignes de basse puissantes, sont à la recherche d'un apport collectif qui nettoie la subordination quotidienne, comme une sorte de rituel collectif qui brise les chaînes avec ses broken drums (rires). De plus, malgré tout, ces genres restent des niches et authentiquement physiques. Je pense que les gens souhaitent se rapprocher de l'authenticité des communautés, de propositions bien structurées, des horaires raisonnables, d'espaces où la fête a une valeur sociale forte et inclusive. Malheureusement, aujourd'hui, notre culture musicale manque de figures clés et les figures clés sont aussi des moteurs. Il manque de clubs qui ne soient pas des lieux de passage, mais des lieux où les gens puissent revenir pour échanger. Il manque de direction artistique qui sache organiser sérieusement et proposer des nouveautés, et de promoteurs qui pensent à engager le public. Il manque de résidents qui connaissent ces lieux comme leur poche et dont la confiance les incite à s'entourer de personnes qui suivent également les propositions des guests et créent des moments d'écoute plus audacieux. Surtout, il manque de musique live et de performances dans les clubs, dans la plupart des cas.

Tout semble orienté vers la consommation. Consommons des pins et des semelles de chaussures, pas de l'art. Faute de moyens, tout le monde fait de tout. Cette quête de vérité est toujours présente dans les événements expérimentaux. C'est probablement la principale raison qui pousse les gens à s'intéresser à ces sons. Mes salles préférées à Berlin sont OHM et Panke, car elles offrent un accueil chaleureux et attentionné à ceux qui y sont accueillis. Il existe une offre artistique alternative et des endroits où l'on peut aller seul en sachant que l'on passera une bonne soirée. J'aime beaucoup Köpi, Supamolly et 90mil. Je ne vis pas depuis suffisamment longtemps à Berlin et je n'ai donc pas l'occasion d'assister régulièrement à une seule soirée. Mais les soirées Irsh, AL.berlin, HOME, Setten et Bruits sont celles que je recommande fortement.

Quel est l'ADN de ton propre label FUKSTEP ?

L'ADN est changeant et instable. J'aimerais connecter des projets crossover et hybrides. J'aimerais produire des choses très différentes, d'Eps à des albums, de morceaux orientés clubbing à des albums produits avec des rappeurs ou des chanteurs. Le label est exploratoire. J'aime les projets ayant du sens, les personnalités cachées ayant besoin d'être mises en lumière, ainsi que les producteurs et artistes confirmés souhaitant sortir leurs projets les plus radicaux, sans compromis. Je veux emprunter un chemin inconnu et le parcourir avec des gens que je trouve surprenants. J'aime les projets qui explorent des sonorités audacieuses. La première sortie sera celle que j'ai réalisée avec Broken Audio, un artiste italien très talentueux. Nous explorons la distorsion en détruisant le footwork classique et les percussions baile funk. La suite, je préfère qu'elle reste un mystère, mais il y aura des rappeurs et des producteurs très talentueux. « Mauvaise herbe », telle est la devise du label. C'est précisément à partir de ces pousses apparemment noircies que naissent toujours les plantes les plus robustes et envahissantes. Je recherche un son invasif.

Pourrais-tu nous dévoiler certains producteurs que tu aimerais signer ?

Je travaille déjà avec des artistes underground. J'adorerais collaborer avec des rappeurs, chanteurs et producteurs qui explorent les breaks, le dubstep, l'IDM, la bass, le deconstructed, le footwork, la jungle, le breakcore, le dancehall, la trap… Si l'ambiance est massive, hybride ou audacieuse, ça me va.

Tu as récemment réalisé un excellent remix pour Piove sur l'album "Miracolo RMX" sous le label Woodworm. Quelle est la suite ?

Merci, ce remix a marqué le début de ma carrière de productrice. La prochaine sortie sera donc le premier Ep de Fukstep en septembre, un Ep très distordu réalisé avec Broken Audio. En attendant, je collabore avec d'autres producteurs et rappeurs et j'évolue petit à petit vers des projets plus intimes et viscéraux.

Un banger en 3 mots ?

Dans ta face.

Et concernant tes évènements Fukstep ?

Je suis loin de vouloir uniformiser le son au sein d'un événement. Pour moi, la ligne stylistique unificatrice d'une soirée est davantage une couleur ou une énergie, et j'aime parfois jouer avec les contrastes et créer des performances live qui brisent l'expérience d'écoute tout en la rechargeant. Je pense que c'est ce que le Fukstep représente pour moi et mes collaborateurs : créer une direction artistique avec cœur. Est-ce logique ? Je viens du crossover (Prodigy, Skunk Anansie, Korn, Rage Against the Machine) et j'ai un profond respect pour l'héritage de David Mancuso, car je viens d'un milieu où le public tourne le dos au Dj et qui se met face au système son. La première fois que j'ai vu un Dj, il faisait partie d'un groupe. J'ai grandi avec des albums et des concerts. J'ai vraiment hâte de partager ce concept avec mes collaborateurs. Nous essayons simplement de créer un contexte où l'on peut écouter des artistes exceptionnels et où chacun se sent inclus. C'est à partir de ces influences que je vis et que je construis le spectre sonore du Fukstep. L'envie d'être dans une salle où il y a plein de groupes dansants, mais chacun avec une nature différente, du hip-hop aux lignes de basse punk, du dubstep déchaîné à la jungle, du dancehall poussiéreux aux hard breaks. Et puis, bien sûr, des Djs soigneusement sélectionnés qui jouent de longs sets ou des B2B; ce qui aurait dû être fait depuis longtemps. Je déteste qu'on parle de musique en la codifiant avec du BPM. Je suis lassée des événements où je trouve des line-ups uniquement composés de Djs. Le fukstep explore l'effet de surprise et un crescendo physique progressif dans la construction de la timetable. Je pense toujours comme un danseur et un auditeur lorsque je m'occupe de la direction artistique. J'essaie d'avoir des guests qu'on ne voit pas souvent à Berlin ; je ne cherche pas à jouer les mêmes cartes que tout le monde. Je n'invite pas des guests parce qu'ils « travaillent » et « attirent du monde ». Le Fukstep n'est pas un rendez-vous mensuel ; c'est rare et ça c'est spécial.

Qu'est ce qui diffère par rapport au label REYETTO TAPES que tu as co-fondé avec E L I O ?

Avec Reyetto Tapes, il y avait un son spécifique, mais volontairement éloigné du clubbing. Un son onirique et nostalgique, étroitement lié au hip-hop et à l'électro douce, mais aussi dubby et noise, comme avec Abu Ama par exemple. J'avais envie d'un son plus extrême, et, pourquoi pas, qu'on puisse l'entendre sur une bonne sono en soirée. Je ne veux pas me fixer de limites. Club, hors club, parlons de musique, pas de lieux.

Pourrais-tu décrire ton projet "Innesta"

"Innesta" est un projet sonore que j'aime décrire comme une recherche méditerranéenne et expérimentale radicale. Il repose sur le greffage d'éléments de la tradition orale sicilienne sur des découpages rythmiques volés sur le dance floor, manipulant différents rythmes et exploitant l'acoustique particulière de l'espace. Ce projet découle de la nécessité de préserver la mémoire de cette tradition, transportant les participants dans un rituel collectif imminent où héritage, langues, archéoacoustique et éléments percussifs se combinent pour créer un état de transe. J'ai entonné ce projet comme un mémoire, où les temps de reconnaissance de la mémoire ne coïncident pas avec le temps narratif linéaire. Ce sont des périodes ouvertes, cassées, brisées par l'incursion d'un nouvel élément additionnel. Tout comme le son qui est un procédé de sommation, le marranzano (guimbarde sicilienne est un instrument de musique utilisant une lamelle actionnée par le doigt comme élément vibrant et la bouche du musicien comme cavité de résonance - ndlr) et l'enregistrement brisent sa linéarité et préparent simultanément la pensée, emplissant le crâne de fréquences rituelles.

Pourquoi as-tu bougé à Berlin ?

Je me suis installée à Berlin car c'est là que se concentre la majeure partie de la scène expérimentale égyptienne et palestinienne, qui m'intéresse et que je suis de très près. Je me suis dit que s'ils sont tous là, c'est qu'il y a une bonne raison ; cela signifie que Berlin n'est pas seulement une ville techno. Je suis heureuse de trouver de nombreuses entités indépendantes qui font tout leur possible pour construire quelque chose de significatif. J'apprécie la pro activité que je constate à Berlin, même si la ville traverse une période de pénurie de financement et que les clubs ferment. J'apprécie la mutualité dans le milieu artistique que j'ai la chance de trouver, même si ce n'est pas toujours le cas.

Un exemple, un projet en particulier ?

Irish. La proposition de Zuli et Rama est audacieuse et essentielle pour les artistes live. Ce sont deux personnes que j'admire énormément, tant sur le plan artistique qu'humain. Chaque fois que j'y vais tôt et que je reste jusqu'à la fin, ils se concentrent sur des artistes qui brisent les codes et les genres, naviguant entre clubs et non-clubs, ce qui explique leur caractère avant-gardiste.

Tu dig toujours autant ?

En ce moment, mes productions préférées sont numériques, il y a tellement de choses à découvrir. Quand je voyage, j'aime toujours faire un tour chez au moins un disquaire local. Lors de mon séjour en France, je suis allée chez Unité Centrale à Lyon et Syncrophone à Paris. Ici, à Berlin, j'aime aller chez Hardwax ou Tricky Tunes.

Oui, tu as récemment joué en France ! Un souvenir à partager ?

J'ai un souvenir incroyable de la clôture d'une soirée au spot Le Sample (lieu culturel installé sur le site des anciens ateliers Publison à Porte de Bagnolet - ndlr). C'est l'un des meilleurs booths dans lequel j'ai joué, et à un moment, alors que j'avais un casque sur la tête, j'ai entendu un grand bruit et j'ai senti tout mon espace vibrer, et mon esprit a interprété cela comme si le plafond était sur le point de s'effondrer. J'ai levé les yeux et n'ai rien vu, puis j'ai regardé devant moi et là, il y avait deux personnes au premier rang qui frappaient si fort du poing sur le booth tout en sautant et en criant qu'elles en voulaient encore. J'ai cru mourir dans un tremblement de terre, mais au lieu de cela, ce fut un moment de vie intense, d'énergie et d'excitation (rires).

Si tu pouvais avoir une conversation avec un artiste…

Amon Tobin, j'aimerais le remercier pour toute sa discographie.

Et pour terminer, FUKINSEI en 3 mots ?

Une collusion apotropaïque ?





MAYAN & SARA WUAL

CRÉER DU LIEN, OFFRIR DES CLÉS, AVOIR DES IDÉES HAUTES DE PARTAGE ET D'ENTRAIDE, DE JUSTESSE ET DE QUALITÉ, TRANSMETTRE DE LA FORCE DANS LA DOUCEUR D'UNE PALETTE MUSICALE APAISÉE ET ENJOUÉE, RELIER LES RACINES DU VIVANT À L'INFINI DES POSSIBLES DE LA TECHNOLOGIE, VOILÀ LE CHEMIN QUE TRACENT CÔTE À CÔTE MAYAN ET SARA WUAL. LEUR PRODUCTION SE VEUT TANT CONSCIENTE QU'INNOVANTE, TANT INLASSABLE QU'ENGAGÉE. LAISSEZ-NOUS VOUS CONTER DES RENCONTRES CRÉATIVES SUR FOND DE SENSIBILITÉ ET DE SYNCHRONICITÉ DANS UNE INTERVIEW EN IMPRO PORTÉE PAR LE FLOW…

Comment avez-vous chacune débuté dans la musique et la production ? Comment vous êtes-vous rencontrées et quand avez-vous commencé à travailler ensemble ?

Sara : Nous nous sommes rencontrées à ELA, un événement de musique underground au Portugal que j'ai co-fondé avec quelques amis en 2016. À l'époque, nous étions très actifs sur la scène lisboète, et Rita y était présente régulièrement, d'abord comme danseuse. Nous avons commencé à nous fréquenter et partagions une vision similaire de la scène musicale. Rita (aka Mayan) travaillait alors encore dans le secteur de la santé comme radiologue. Mais elle vient d'une famille de musiciens, elle a grandi dans les coulisses. C'était une grande consommatrice de musique, une présence remarquée sur la scène lisboète, et pas seulement lors de mes événements. Nous allions donc souvent en soirée ensemble. Avec le temps, nous sommes devenues amies. Parallèlement, elle a commencé à explorer les techniques de Djing, tant vinyle que numérique et elle nous à aider plus activement dans ELA. Finalement, elle est devenue Dj résidente, quand elle s'est sentie prête, quand le moment est venu. D'autres événements à venir sont déjà prévus pour 2026 à Lisbonne, toujours en cours.

Mayan : En décembre 2022, nous avons rencontré Susanne de Female Pressure, une organisation internationale qui promeut l'autonomisation des femmes, l'inclusion et la diversité dans l'industrie musicale depuis 1998. Notre objectif premier était de créer un projet pour les artistes féminines au Portugal, à Lisbonne, car c'est notre principale zone de réseaux. J'avais l'impression qu'il y avait un manque de soutien pour les artistes femmes ou issues de minorités comme la communauté LGBTQIA+. Penser à Sara a été instantané car je savais que j'avais besoin de quelqu'un capable de gérer de grandes responsabilités, qui connaisse le monde de la nuit, les besoins des Djs et les spécificités d'autres formes d'art. Pour moi, Sara était la personne idéale pour m'accompagner dans ce projet ! Je me souviens quand je lui ai proposé de le faire avec moi, et elle a immédiatement dit : « On y va ! » J'étais là, « Waouh ! » Et c'est comme ça que les âmes sœurs se rencontrent et vont dans la même direction, avec la même vision.

Sara : Nous ne développons pas beaucoup d'activités dans Female Pressure Portugal pour le moment. Mais il y a deux mois, nous avons commencé à travailler sur l'idée de créer une association culturelle pour lutter contre le harcèlement dans les lieux de vie nocturne et les festivals. Le 6 septembre, nous jouerons aux côtés d'Electric Indigo, la fondatrice de Female Pressure, au Village Underground de Lisbonne. Nous présenterons le nouveau site web avec elle et partagerons un peu de notre expérience du projet. Nous sommes ravies !

Je peux certifier que vous avez organisé un très bel événement en mars dernier, pour la Semaine internationale des droits des femmes à Arroz Estudio ! Un cours de Djing, une conférence, des lives et des Dj sets…

Mayan : C'était sympa, mais après cet événement, nous avons décidé de faire une pause dans les soirées et de nous concentrer davantage sur les ateliers et le développement de notre base de données d'artistes. Je suis actuellement basée à Porto, ce qui, d'une part, limite notre capacité à organiser des événements à Lisbonne, mais, d'autre part, pourrait ouvrir d'autres possibilités d'unir nos forces autour d'une même mission, comme le partenariat que nous entretenons actuellement avec Arda Music Studios. Voilà, c'est globalement comme ça que nous nous sommes rencontrées et avons commencé à avoir un objectif de vie en commun. Sara a parlé de ma famille de musiciens. Ils m'ont toujours dit : « Ne travaille jamais dans la musique, il faut être médecin, architecte, ou quelqu'un d'important ! Tu ne peux pas faire de musique, ni d'art, car ce serait une vie malheureuse ! » Je pense qu'ils avaient tous peur, parce qu'ils souffraient tous, n'est-ce pas ? Ils ne voulaient pas que j'aille dans cette direction. Quand j'ai gagné en courage et après avoir suffisamment exploré le monde de la santé, j'ai pleinement compris que je devais changer et faire quelque chose pour assouvir mon attirance pour la musique. Je devais explorer ce sentiment de « Et si ? Et si ! ». Je pense que c'est très intéressant de commencer à se libérer de ses limites et juste d'essayer... Et c'est là que quelque chose commence à apparaître. Essayer est essentiel. Même aujourd'hui, je dois garder cet état d'esprit, car je pense que nous souffrons tous de ce sentiment d'insécurité. Ce « Je ne suis pas assez bon, tant de gens font des choses intéressantes... ». En fait, j'essaie simplement de faire taire cette voix dans ma tête et de me dire : « Non, essaie ! Fais quelque chose, construis quelque chose et on verra bien ! »

Sara : Pour en revenir à Female Pressure, je pense qu'il est important de préciser que nous avons lancé le projet avec honnêteté et engagement. Nous avons contacté le fondateur de l'organisation internationale pour créer la branche portugaise du projet. Nous avons surtout reçu un soutien moral, une adresse e-mail et nous nous sommes inscrites dans la base de données internationale. Mais bien sûr, être les deux seules à financer le projet entièrement de nos propres deniers n'a pas été chose facile, et j'ai l'impression que nous avons accompli beaucoup de choses depuis le lancement du projet ! L'année dernière, nous avons atteint certains objectifs en organisant et en concrétisant plusieurs événements et en rassemblant beaucoup de monde. Nous avons eu des initiatives audacieuses, des collaborations avec d'autres projets partageant les mêmes valeurs comme SheSapiens, Psst Mlle (Belgique), des partenariats avec différents types de lieux… La deuxième année, nous avons réalisé que nous avions vraiment besoin d'aide pour poursuivre ce projet. Nous avons donc décidé de rechercher des financements. Nous avons d'ailleurs passé quelques nuits blanches à travailler sur des présentations, des budgets et des portfolios... Nous sommes arrivées à la conclusion qu'il était nécessaire de repenser le projet et de lui donner une structure financière plus solide pour assurer sa pérennité. Parallèlement à la mission de Female Pressure, toujours présente, nous avons imaginé une agence qui apporterait un soutien financier accru aux artistes de notre base de données. Une fois cette structure mise sur papier, nous avons commencé à solliciter des financements et à échanger plus largement sur ce projet. Tu es venue à l'événement principal que nous avons organisé cette année. Il y a un ou deux mois, nous avons participé à un événement au RnA Studio, qui nous a invitées à co-organiser et à programmer deux artistes de notre réseau. L'idée de fusionner Female Pressure Portugal avec d'autres acteurs pour aider à gérer et à responsabiliser les auteurs de harcèlement dans la vie nocturne lisboète a émergé. Ce fonctionnement est similaire à celui d'une équipe de sensibilisation, mais l'idée est de collaborer directement avec des avocats capables de défendre les victimes à un niveau supérieur, en cas de problème grave. L'objectif est notamment de déployer des équipes sur place dans les festivals au Portugal. Nous essayons de rassembler tous les outils nécessaires, notamment le bon avocat, que nous n'avons pas encore trouvé. Quoi qu'il en soit, Rita a beaucoup de dates, je lance un nouveau label, TEMAS Records, avec Paul Cut et Cintia Aguiar Pinto de RnA Studio... et je joue et organise aussi mes propres événements signatures. Tout cela est fantastique, mais prend aussi beaucoup de temps. Nous sommes beaucoup plus occupées qu'au début de Female Pressure. Cela peut aussi être bénéfique pour le projet, car l'un nourrit l'autre, et plus nous sommes actives, plus le projet a de visibilité. J'aimerais que nous ayons une structure pour organiser des événements mensuels, ou investir dans un excellent site web dédié au Portugal, avec des portfolios, afin que les agents de la scène nous contactent pour nous faire part de leurs besoins.

« Je recherche une Dj féminine pour un concert R&B ce soir », ou « Je recherche une artiste techno non binaire pour jouer dans ce club », ce genre de choses, et nous pourrions rapidement les proposer à notre réseau et contribuer à l'égalité des sexes sur la scène portugaise. Nous continuons à trouver de nouveaux partenaires, non seulement financiers, mais aussi en termes de ressources, de lieux et de matériel. Actuellement, à Lisbonne, le coût pour organiser un événement est exorbitant ! Rien que pour ouvrir les portes, il faut débourser entre 2 000 et 3 000 euros. Ce n'est pas une mince affaire, mais la mission est là. Nous portons le projet et nous y consacrons chaque jour, nous le faisons vivre et les gens nous contactent souvent pour nouer des collaborations et diffuser des messages. Nous continuons néanmoins à développer et à gérer notre base de données. Nous avons reçu de bonnes nouvelles de Female Pressure International récemment, un nouveau site web, une base de données plus esthétique et bien structurée, etc. Cela pourrait certainement contribuer à promouvoir la marque, ainsi que les petites filiales de Female Pressure dans d'autres pays. Female Pressure est désormais présent dans 90 pays et continue de se développer.

Et toi Sara, comment as-tu commencé la musique ? Tu as parlé de Rita, mais pas de toi…

Sara : Tu as le temps ? (Rires). J'ai appris la musique à 16 ou 17 ans : le solfège et le jazz classique. Principalement avec le saxophone ténor. Je l'ai toujours à la maison. J'étais plutôt bonne et j'apprenais à une vitesse impressionnante. Mais à l'époque, disons que j'ai vécu une expérience assez traumatisante avec mon professeur. Il m'a fallu beaucoup d'efforts, la motivation de mes amis et du temps pour m'en remettre. Mon cerveau a commencé à associer la pratique de la musique et le saxophone au stress de cette situation traumatisante, ce qui m'a fait abandonner complètement la musique pendant quelques années. Finalement, le temps a passé et, à 30 ans, certains de mes meilleurs amis se sont réunis pour m'offrir un thérémine. À cette époque, j'exprimais déjà à plusieurs personnes mon envie de me remettre à la musique, car j'en ressentais un besoin. J'ai organisé des événements en tant que productrice pendant de nombreuses années, sans toutefois jouer de la musique moi-même. Ma contribution à la scène musicale s'est limitée à l'organisation et à la production d'événements, jusqu'en 2022. L'arrivée de ce Theremin a été une véritable surprise pour moi, et il m'a fallu une bonne année pour vraiment comprendre comment l'utiliser et être à l'aise. Mais lorsque je me suis sentie prête, c'était merveilleux de pouvoir enfin faire de la musique et de la partager avec le public. Mais bien sûr, le thérémine est considéré comme un instrument vocal. Impossible de faire un spectacle uniquement avec lui ; ce serait comme faire un spectacle a cappella. J'ai donc dû apprendre à composer et à mixer de la musique sur Ableton et d'autres machines, tout en mettant le thérémine à l'honneur. Je suis complètement autodidacte et j'apprends encore chaque jour. J'ai développé ma propre façon d'intégrer le thérémine à un spectacle.

Je n'aime pas voir d'ordinateurs sur scène, ni chez les autres, ni chez moi. J'ai donc également appris les bases du mixage numérique Dj afin de pouvoir présenter ma musique originale sur scène. Mon objectif ultime a toujours été de créer un set 100% live avec des machines. Outre le thérémine, des amis se sont de nouveau associés quelques années plus tard pour m'offrir un micro Audio-Technica, des casques audio exceptionnels de la même marque, une paire de moniteurs de studio RocKit et ont même contribué à l'achat de mon premier clavier Yamaha. Je me sens profondément aimée et soutenue par tous et infiniment reconnaissante. Après cela, j'ai acheté un Behringer TD-3 pour faire des lignes de basse et de l'acid. Plus récemment, Paul Cut m'a gentiment offert son vieux Korg. Un sampler Electribe, qui permet de créer des batteries, des pads, et bien plus encore. Je suis actuellement en transition d'un format live hybride vers un live complet, et je produis et mixe toujours 100% de ce que je joue en live, peu importe. Je joue en utilisant le thérémine et le clavier en live, ce qui, je trouve, ajoute une dynamique visuelle importante au spectacle. Mon objectif final est de présenter un format live complet avec des boîtes à rythmes, des acid machines, du thérémine, un clavier et tout ce que j'ai envie d'apprendre et d'enrichir. Cela fait pratiquement trois ans que j'ai commencé à apprendre et deux ans que je suis vraiment active. C'est devenu ma principale source de revenus et c'est un plaisir de le constater !

> **“ Devenir un label résolument engagé, innovant, qui défie les codes... ”**

Peux-tu m'en dire plus sur tes influences musicales ? Quel genre de musique écoutes-tu quand tu ne joues pas ?

Mayan : J'adore écouter de la bossa nova et du jazz. Aujourd'hui, je me suis lancée dans l'électro-ambient-bizarroïde, grâce à mon master à Berlin, où j'ai dû explorer des trucs bizarres. Par exemple, comment créer de la musique avec des instruments non conventionnels. Ça m'a permis de découvrir des artistes vraiment intéressants, que je ne trouve pas habituellement dans la musique électronique traditionnelle. Je prends mon temps pour explorer et pour écouter de la musique tranquillement. J'adore prendre un vinyle, le poser dans mon salon et écouter l'album en entier. Je n'ai pas Spotify. Je n'ai qu'Apple Music. Mon truc préféré c'est de prendre un vinyle, l'écouter jusqu'au bout et l'analyser. J'aime bien cette habitude.

Sara : J'ai des habitudes un peu différentes de celles de Rita. D'ailleurs, je ne suis pas Dj par nature. Je digge des vinyles surtout quand je voyage à l'étranger. J'aime découvrir les villes en découvrant leurs disquaires. J'ai maintenant une collection de vinyles assez variée et de taille moyenne. J'aime bien mixer quelques disques chez moi avec des amis si le cadre le permet, surtout pour le plaisir et pour partager de bonnes ondes, sans responsabilité ni pression. J'écoute principalement des genres variés de musique électronique et de ses nombreux sous-genres. J'aime aussi les genres plus « naturels » comme la bossa nova, le funk des années 70, le synth/disco , le krautrock des années 90, le jazz classique, etc. J'en ai toute une collection. Mais j'avoue que je n'ai pas vraiment l'habitude d'écouter de la musique à la maison pour me détendre tous les jours. Quand je suis seule à la maison et que je ne travaille pas, le silence est d'or ! Cela a beaucoup à voir avec mon travail et mon quotidien. Je passe beaucoup de temps en studio à composer de la musique. C'est fou le temps qu'on peut y passer à composer et à mixer. Parfois, je passe 12, 14 ou 16 heures là-bas, si j'ai des délais serrés pour rendre mon travail. Et puis, il y a le processus de recherche, ça prend aussi du temps... Je fais des pauses pour prendre une douche, manger un morceau, profiter du soleil, etc. Évidemment, et c'est tout naturel, si vous avez une routine musicale active au quotidien et que vous passez autant de temps en studio, vos oreilles vont se fatiguer. Je dois écouter de la musique très longtemps lorsque je suis en service, lorsque je produis, que je cherche l'inspiration, que j'essaie de comprendre des idées et comment les réaliser moi-même ou les transformer à ma façon. Du coup, quand je ne travaille pas, j'aime simplement faire une pause et ne plus écouter de musique. J'aime utiliser mon temps libre pour faire d'autres activités et m'inspirer d'autres types de stimuli, comme la nature, les beaux paysages, le vélo, la peinture ou la poésie, etc.

Comme tu le dis, les artistes ne prennent pas de vacances !

Sara : On n'en prend pas (rires) ! Il y a toujours quelque chose qui arrive et il faut être prête. Et puis, on ne peut pas vraiment dire non quand ça arrive. Dès le début, l'une de mes principales références a été Larry Heard. Si je me souviens bien, c'est la toute première musique électronique que j'ai découverte, car mon oncle possédait un Cd de Mr. Fingers (son pseudonyme - ndlr). J'ai aussi découvert Aphex Twin il y a longtemps et j'ai été fascinée par sa créativité, son originalité et son audace. J'étais aussi une grande fan de Mr. Scruff à l'adolescence et je le suis toujours. J'aime beaucoup l'esprit qu'il insuffle à la scène, très léger et fidèle à lui-même. Herbie Hancock a été une présence régulière de mon enfance, j'ai quelques vinyles de lui. J'ai aussi grandi en écoutant The Prodigy, un groupe principalement électronique, même s'il a d'autres influences comme le métal et le breakbeat... Puis, pendant mon séjour à Londres en 2013, j'ai commencé à m'y plonger et à découvrir d'autres genres comme l'acid, la house, le UK garage, certaines formes de dubstep et de techno...

Travailler chez Fabric London a été un véritable coup de pouce ! Écouter de la musique incroyable chaque semaine et être payée pour ça, c'était incroyable... Je suis très exigeante avec la techno ! Pour moi, la techno doit être bien plus complexe et détaillée qu'un simple rythme de kick pour me faire vibrer. Je trouve la techno « basique », prévisible et à quatre temps, assez ennuyeuse, pour être honnête. Mais il y a des artistes vraiment intéressants, comme Steffi, Vakula ou même Pearson Sound, qui, je pense, sont capables de produire des esthétiques techno très intéressantes et de créer des sous-genres plus contemporains. Ensuite, évidemment, les piliers de la house comme St. Germain, D'Julz de Bass Culture Records que j'ai enfin eu le plaisir d'inviter à Lisbonne récemment, ou des noms comme A Guy Called Gerald et Terry Francis, résident de Fabric, originaire du Royaume-Uni. Du Japon, j'adore Susumu Yokota, un incroyable producteur de musique électronique des années 80 et 90, devenu célèbre pour son ambient, mais qui excelle aussi dans ses grooves techno et acid, et l'incontournable Soichi Terada, spécialiste de la house. Martyn, des Pays-Bas, est aussi un artiste qui m'a marquée par son approche décalée et dubby de la future bass. Et tant d'autres, on n'a pas assez de temps pour tous les citer !

Et cet Ep que vous prépariez l'année dernière ? Vous l'avez déjà sorti ?

Sara : Il sortira bientôt, il est déjà en cours de fabrication ! Nous l'avons envoyé en production il y a un mois, mais comme nous avons fait des recherches concernant les usines de pressage pour des options plus durables que le PVC classique, cela prend un peu plus de temps. Outre Rita et moi, nous avons d'autres artistes exceptionnels à bord pour cette première sortie vinyle de TEMAS Records, comme Flabaire et Paul Cut. Nous avons reçu un financement de l'Union Européenne, dont la moitié nous a permis de passer 21 jours à Paris pour faire des recherches, d'élargir notre réseau, de saisir de nouvelles opportunités, de nous imprégner de la scène française, d'enregistrer et de produire de la musique avec des artistes parisiens. Nous étions soutenues par Friendsome Records à l'époque, même si nous avons finalement décidé de prendre une autre direction. L'autre moitié de la subvention européenne a été investie dans la création de ce premier Ep. Ce sera le premier du label, mais l'objectif est de continuer à produire de la musique, et ce n'est que le début. Je voulais créer un label qui soit un laboratoire de recherche et qui teste de nouvelles méthodes et façons de faire dans l'industrie musicale. Des idées innovantes, vraiment cool et novatrices sur le marché, mais qui ne sont pas encore largement utilisées et normalisées, car la plupart des gens ignorent encore leur existence ! Ce manque de connaissances explique la faible demande et, par conséquent, le coût de production. Je voulais que ce label ne soit pas un label parmi des millions d'autres, déployant sa musique comme une galette sur le marché numérique. Ma vision est de devenir un label résolument engagé, innovant, qui défie les codes et qui puisse montrer aux gens ce qui peut être fait au-delà du traditionnel.

En commençant par les matériaux utilisés, par rapport aux types de matériaux actuellement explorés, quelle philosophie et quelles positions adopter dans l'industrie musicale pour répondre aux problèmes auxquels elle est confrontée actuellement. L'industrie musicale traverse aujourd'hui une période étrange. On a l'impression que tout le monde se précipite pour sortir de la musique, il y a une abondance d'informations, tout le monde est sur Spotify, et les artistes ne sont pas rémunérés équitablement, et la plupart peinent à maintenir leur carrière. Pour la première fois dans l'histoire, l'industrie musicale gagne plus d'argent que l'industrie du cinéma, ce qui est surprenant. Mais la question est : où va tout cet argent ? À notre connaissance, principalement pour soutenir les grandes plateformes comme Spotify, c'est un peu comme du néo-féodalisme, le système dans lequel nous vivons actuellement. Quelques personnes possèdent tout, dans le monde numérique, comme sur la terre, tout le travail et les profits sont captés ! Les artistes ne voient pas les profits, les clubs ferment, les maisons de disques sont en difficulté, sauf si elles sont déjà bien établies par le passé...

Tu sais, c'est une période difficile pour être artiste et continuer à évoluer avec sérénité et stabilité sur la scène musicale. Pendant ce temps, chacun semble constamment s'efforcer d'alimenter les algorithmes des réseaux sociaux. L'ethos de ce label est donc de susciter une prise de conscience et d'amener les gens à se demander comment ils se positionnent et comment ils se projettent dans l'avenir. Pour concrétiser ce projet, nous avons invité des personnes disposant non seulement de ressources ici à Lisbonne, mais aussi de noms reconnus mondialement et suffisamment enthousiastes pour l'adopter. Et le simple fait de leur présence crée automatiquement de la valeur. C'est ainsi que j'ai intégré Cintia Aguiar Pinto, cette femme formidable que tu as vue animer la conférence sur les femmes dans la tech à Arroz Estúdios début mars. Elle est très active, notamment dans un studio à Lisbonne où elle travaille avec les technologies les plus avancées, alliant IA, arts, santé mentale, musique, arts visuels et toutes sortes de domaines d'exploration. Nous y sommes implantées et ils nous représentent actuellement sur le plan juridique. À ce stade embryonnaire, c'est logique.
Bien sûr, tous les artistes auront des contrats avec le label. Et puis, tu sais, Paul Cut est monté à bord ! Il a également fait participer Flabaire, ce dont nous sommes ravies. En plus d'impliquer des artistes de qualité, les atouts de ce projet sont les différentes méthodes de travail, les différents matériaux et le lien évident et fondamental avec la nature.

C'est, sans équivoque, un label qui défend les droits humains, l'équité, la conscience climatique et qui incite chacun à repenser l'impact de ses petits choix sur la scène et sur nos vies. En plus de toutes ces valeurs et d'une philosophie de décroissance, la musique est excellente jusqu'ici ! Il n'est pas nécessaire d'adopter une posture de « hippy discret » dans les projets pour défendre et représenter ces valeurs. On peut être une dure à cuire, viser la qualité et défendre ces valeurs humanistes et environnementalistes. Je suis ravie du résultat final, fruit d'un travail collectif.

Rita et moi avons réuni les fonds, donné une direction créative au projet et composé la musique. Paul nous a aidées à remodeler tous les morceaux, en veillant à la cohérence et à la qualité, ainsi qu'à l'aspect visuel. Cintia contribue beaucoup à la structure et fournit des ressources, autant que des apports artistiques et une vision. Nous allons bientôt organiser un événement de lancement, où nous jouerons tous de la musique. Nous présenterons quelques morceaux de ce premier album. Nous trouverons un moyen d'accueillir Flabaire ici, membre important du processus de lancement, et nous pourrons tous nous rendre à Paris au moment opportun. Je suis vraiment impatiente d'avoir enfin l'Ep entre les mains. J'espère avoir bientôt des nouvelles de l'usine de pressage !

Où allez-vous faire l'événement ?

Sara : Nous avons plusieurs options sur la table pour le moment. Mais nous pouvons d'ores et déjà annoncer que notre objectif principal sera de créer davantage d'expériences multisensorielles en journée, au-delà du simple son, en plaçant l'inclusion et la sensibilisation au cœur de nos préoccupations. Nous ne souhaitons pas devenir une énième fête au milieu du « bruit du moment », en adoptant le format clubbing traditionnel et en nous limitant à des Djs qui jouent toute la nuit. C'est bien plus que cela.



Mayan, tu vas aussi sortir bientôt un autre morceau, avec mon amie Judith Grimaud. Elle m'a dit ça récemment. Peux-tu nous en parler et raconter comment nous nous sommes rencontrées à Berlin ?

Mayan : Oui, ça sort en septembre, sur le label barcelonais Femnoise Records. Notre rencontre était amusante. Quand j'étudiais le sound design à Berlin il y a deux ans. On était dans le quartier de Friedrichshain, il y avait un jukebox en plein air qui ressemblait à une vieille cabine téléphonique, mais une fois à l'intérieur, c'était en fait une minuscule boîte de nuit, avec des mini-boules à facettes et des lumières. J'étais avec une bonne amie, et je me souviens lui avoir dit : « Imagine si cette célèbre chanson de ma mère [Dina] était là ! ». On a cherché le titre et elle était bel et bien là ! » Et vous, vous êtes sorties de la boîte mortes de rire, Du coup, on a payé 2 euros et on a écouté la musique. C'était très émouvant et très drôle ! Tu m'as parlé du Djing et Judith m'a dit qu'elle était chanteuse. Puis, elle a commencé à m'envoyer des trucs et je me suis dit : « Oh là là ! J'adore sa voix ! Ça me parle ! J'adorerais faire un morceau avec sa voix ou juste l'enregistrer...». Alors on l'a fait ! On a commencé à Berlin avec quelques disques, quand j'y vivais. On a enregistré un après-midi, puis je lui ai montré une chanson sur laquelle je travaillais, et elle a commencé à chanter par-dessus. On a donc commencé à vraiment bosser sur cette musique, mais, finalement, ce n'est pas celle qui va sortir. Je dois encore terminer ce premier morceau, je pense qu'il a du potentiel, mais je n'ai pas encore complètement décidé de la direction à prendre, j'y travaille encore. Quelques mois plus tard, Judith est venue me rendre visite au Portugal, et on a recommencé. J'avais déjà un morceau prêt, avec un sample de "I Want You to Get Together", qui figure sur l'Ep "Saint-Germain". Je lui ai dit : « Tu pourrais peut-être l'enregistrer, avec ta propre interprétation. » Elle a adoré ! Elle l'a enregistré, puis j'ai envoyé cette démo aux filles de Femme Noise, avec le récit de notre rencontre à Berlin. Les filles du label à Barcelone ont adoré et ont proposé de la sortir sous Femnoise . Elle sortira le 4 septembre à Barcelone. Du coup, j'ai été invitée à jouer au HÖR à Berlin, ce qui marque une étape importante dans ma carrière de Dj. C'était un beau processus, et il y a deux semaines, je lui ai envoyé un autre message avec un autre morceau, la porte pour travailler à nouveau ensemble est ouverte. Cette fois, peut-être plus ambient, car j'explore le sound design 3D dans l'espace. Je trouve très agréable d'écouter de la musique avec une voix douce et aérienne. On pourrait peut-être inclure ma propre voix, car je l'ai enregistrée pour ce morceau, juste comme voix de fond. Je trouve le résultat final fluide et super intéressant.

Si vous deviez recommander des endroits à nos lecteurs à Lisbonne et à Porto, lesquels choisiriez-vous

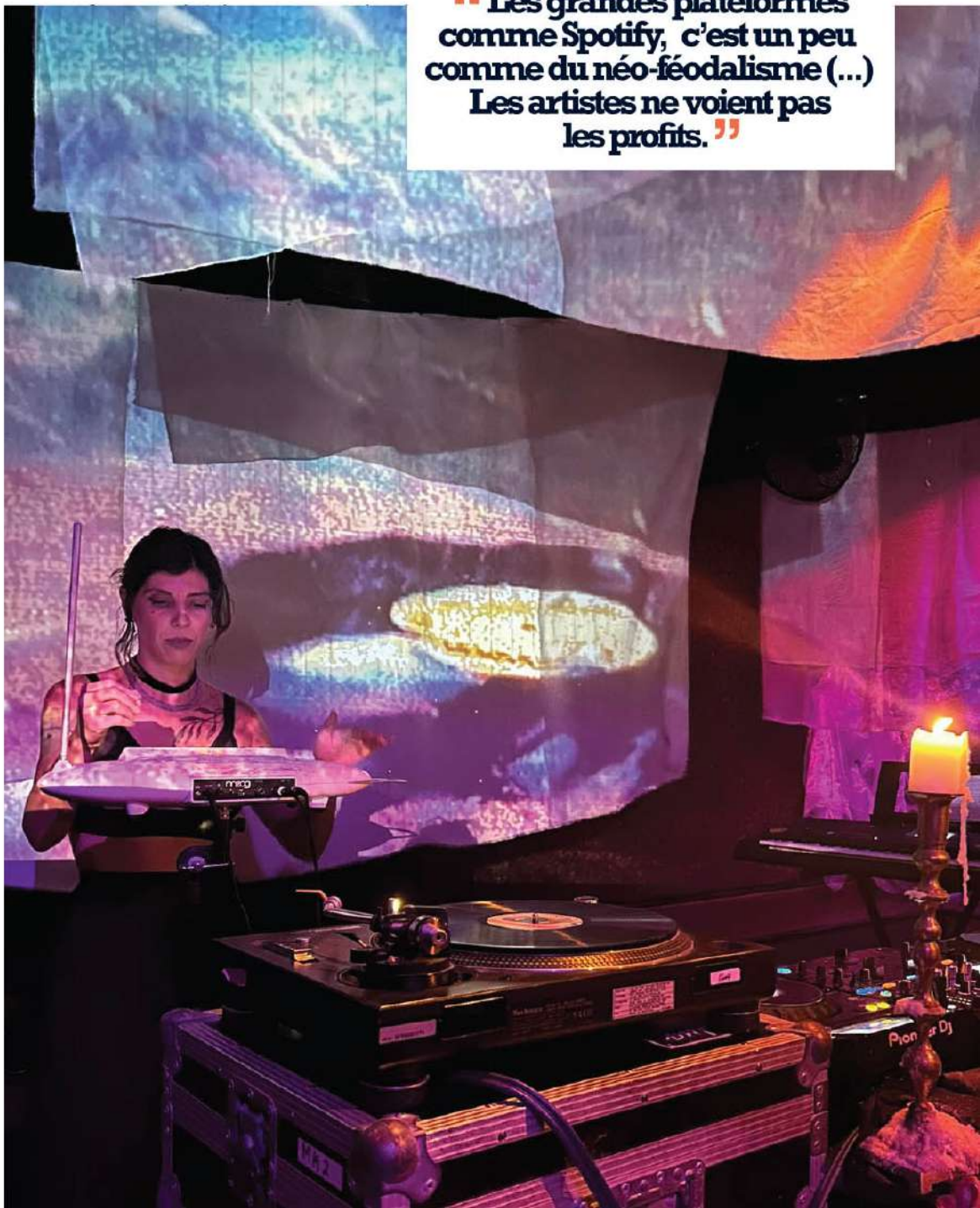
Mayan : En fait, je n'ai pas beaucoup d'endroits à recommander, genre « c'est celui-là ».

À Porto, mon préféré s'appelle Sonoscopia. Ils organisent des résidences artistiques et accueillent des artistes extérieurs, qui travaillent avec des instruments non conventionnels. Très différent... Quand on veut voir quelque chose de différent, on y va. Un autre exemple est l'Hôtelier. J'y ai récemment assisté à un concert exceptionnel avec violoncelle, instruments électroniques et autres machines magnétiques.

Et toi Sara, à Lisbonne que conseillerais-tu ?

Sara : En ce moment, j'ai l'impression que nous traversons une période où la ville manque de lieux solides et excitants. Des salles importantes ont fermé, comme le Lounge et plus récemment Musicbox, pourtant établies depuis des décennies. Quoi qu'il en soit, j'ai encore trois espaces à recommander, même si ce ne sont pas des clubs. Ce sont des espaces liés à la musique et aux arts, où je trouve qu'il se passe régulièrement des choses vraiment cool. C'est vraiment agréable d'y aller. On peut danser, mais aussi s'asseoir et boire un verre, acheter des œuvres d'art, déguster de bons plats et assister à des concerts ou des Dj sets. Les gens y vont régulièrement. Ce sont des lieux incontournables pour les artistes qui partagent les mêmes visions. Le premier est la Fabrica Braço de Prata, installée depuis 30 ans et solidement ancrée. Très à gauche, presque anarchiste, elle porte un message puissant. Leur programme est très varié, avec un peu de tout : une immense bibliothèque intérieure, des expositions d'art temporaires (et toujours renouvelées), un restaurant magnifiquement décoré proposant une excellente cuisine, un marché dominical, entre autres. Son passé historique est fascinant : c'était l'usine où les Portugais produisaient des armes et de la poudre à canon pour la Seconde Guerre Mondiale, ce dont je ne suis pas fière, mais au moins le bâtiment a fini par devenir un lieu de prestige aujourd'hui. Après la révolution du 25 avril, elle a resurgi des cendres de la guerre et est devenue un pôle culturel incontournable de la ville. Elle a été restaurée et ressemble aujourd'hui un peu au Berghain de Berlin, très underground, avec un jardin. On se croirait à un festival chaque week-end. Ils organisent des fêtes, des concerts, du théâtre, plein de trucs... Je recommande vraiment d'y aller ! C'est une de ces choses qui ne dépendent pas du goût ! Tout le monde adore ! (Rires) Même ma grand-mère adore !
Je recommande également une petite galerie d'art à Anjos : Passevite. Ils ont un petit bar où l'on peut se mélanger, se connecter avec des gens, d'autres artistes, toute la scène culturelle s'y retrouve. On y croise des Djs, des musiciens célèbres, des poètes et tout autre artiste échangeant leurs impressions, sous le même toit. Outre les expositions d'art, ils proposent aussi de petits événements, des concerts et des sessions Dj/selectas exclusivement vinyles. Tous les deux mois, ils organisent un événement appelé À Escuta, au sous-sol. C'est une séance d'écoute immersive avec principalement de l'ambient, pas forcément sans rythme, mais l'objectif est d'être dans un silence complet. Il n'y a que des disques ou des machines live, pas de stimulations numériques.

« Les grandes plateformes comme Spotify, c'est un peu comme du néo-féodalisme (...) Les artistes ne voient pas les profits. »



Ils invitent différents musiciens et Djs locaux. Les gens s'installent dans une ambiance vraiment intimiste et chaleureuse, un peu à la Kasheme à Zurich, pour ceux qui connaissent. Lumières tamisées, coussins, rideaux, alcool interdit, mais fumer un joint est autorisé puis que non pénalisé au Portugal. Et les gens écoutent attentivement, parfois pendant dix heures, ce qui est probablement l'expérience sonore la plus immersive que j'aie jamais vue à Lisbonne. Pour ceux qui recherchent des expériences plus introspectives et souhaitent rencontrer de nombreux acteurs de l'industrie musicale locale, c'est l'endroit idéal. Le dernier espace que je voulais vous suggérer s'appelle Miradouro de Baixo, le toit-terrasse au-dessus du centre culturel Carpintarias de São Lázaro . Un bâtiment immense et massif qui rappelle le MAAT de Belém, mais en plein cœur de Lisbonne. Attendez-vous à des expositions d'art de renommée mondiale, car le commissaire est une personnalité très respectée à Lisbonne, Fernando Belo. Une personne formidable, d'ailleurs. Sur le toit-terrasse, qui offre une vue imprenable sur le centre de Lisbonne, se déroule l'un des événements musicaux les plus diversifiés, inclusifs et divertissants de la ville. Il s'agit en fait d'un grand rooftop en plein air avec une tente transparente et un service de bar, des restaurants éphémères proposant des spécialités culinaires du monde entier et quelques événements musicaux. La programmation musicale est entièrement gérée par Miguel Varela, alias Guy, cofondateur d'ELA en 2016 avec moi. Je lui fais entièrement confiance pour la sélection musicale. C'est l'une des personnalités clés de Lisbonne, en tant que producteur et curateur musical. Leur programmation est très variée et, rassurez-vous, la salle affiche toujours complet.

Mayan : On peut aussi citer le Drama Bar. Un bar queer avec une ambiance intime et sympathique, à deux pas de Passevite.

Sara : C'est bizarre de le dire, mais j'ai l'impression que la culture clubbing est en train de mourir à Lisbonne ! Ce qui fleurit beaucoup, ce sont les soirées musicales itinérantes. Je vois de plus en plus d'événements comme celui-ci apparaître. Certains devraient sans doute s'imprégner un peu plus de l'authenticité portugaise, de la façon dont nous portons encore notre identité locale, et faire plus d'efforts pour mieux s'intégrer. Mais certains s'en sortent très bien, avec des événements de qualité, des noms attrayants, une bonne communication, rien de trop commercial. J'ai vu de belles choses ces derniers temps, côté soirées.

Alors, quelles seraient les soirées que vous recommanderiez ?

Sara : J'en ai trois à suggérer. Toutes très différentes les unes des autres, donc je n'ai pas de préférence. Elles ont des missions complètement différentes, y compris les genres musicaux. Porno Nouveau est un nouvel événement en ville, organisé par un collectif italien. Après quelques années de succès en Italie, ils importent le concept. Ils ont créé un univers inspiré de l'esthétique du cinéma porno italien vintage, qui a déclenché un mouvement très fort en Italie pour les droits des femmes et la sexualité féminine. Outre la musique et une décoration soignée, ils proposent aussi des tables rondes et des projections. Ce n'est pas une soirée libertine, personne n'est nu, il ne s'agit pas de sexe, mais plutôt d'esthétique, de visuels, de couleurs, de sons. J'ai trouvé l'expérience très immersive. Chaque soirée a un thème différent dans cet univers qu'ils ont choisi : certaines vous feront réfléchir à la sexualité féminine ou à l'émancipation des femmes. D'autres vous emmèneront dans une réflexion sur le consentement, le harcèlement ou les limites. Elles partent toujours de cette esthétique spécifique, tout en vous inscrivant dans une atmosphère intime et agréable. Beaucoup de musique synthétisée, de boîtes à rythmes, avec une touche old school riche. Je trouve cela très différent de ce que nous avons ici ; je n'ai encore vu personne faire la même chose. Tout ce qu'ils font est de très bon goût. Et c'est évidemment, par défaut, un environnement sûr.

Toujours dans cette optique de fraîcheur, il existe aussi ce nouvel événement, animé par des filles et des personnes non binaires, appelé Sexatronika. Il y a quelque temps, les fondatrices ont participé à l'un de nos ateliers Dj Female Pressure Portugal, et ont ensuite décidé d'organiser leur propre soirée et de jouer ! Pour moi, c'est devenu l'un des événements les plus en vogue de la scène lisboète auprès de la génération Z. Je vois leur évolution et je vois qu'ils sont sur une voie vraiment intéressante. Ils proposent un excellent mélange d'arts du spectacle et de musique. Une musique clubbing variée et contemporaine, un public incroyable et diversifié, composé de jeunes de 25 à 30 ans. La communauté y est très respectueuse, avec beaucoup de danseurs non binaires ou transgenres, et les femmes se sentent libres de s'habiller comme elles le souhaitent et de danser comme si personne ne les regardait. Ça vaut le détour.

Et enfin, Boa Viagem, l'une de mes soirées musicales préférées en ville ! Ils proposent de très bons artistes et une ambiance décontractée au bord de la plage, où l'on peut être soi-même ou qui l'on veut. La programmation du dernier événement auquel j'ai assisté était vraiment géniale, avec Chima Isaaro, l'une de nos Djs les plus reconnues, ainsi que Soichi Terada, l'un de mes artistes préférés de tous les temps, et quelques autres. Des programmations de luxe et une piste de danse endiablée ! Celle-ci est animée par mes amis et voisins Vito [La Mamie's / Boavista Social Club] et Antoine Biehler [Shotgun / Moga Festival], qui vivent et travaillent tous deux en ville.

Cette dernière suggestion s'accorde mieux avec l'un de mes principaux centres d'intérêt ici à Lisbonne, outre ma carrière musicale : House Mouse, notre événement communautaire lisboète né d'un partenariat permanent avec mon ami Jorge Caiado, de Carpet and Snares (interview de Jorge Caiado dans le Star wax 53 - Spécial Lisbonne). Nous œuvrons pour la musique house au Portugal, avec des événements réguliers qui se déroulent principalement à Lisbonne, mais aussi à Porto une fois par an. Nous accueillons à Lisbonne des légendes absolues et des références internationales, des noms que l'on ne voit généralement que dans les festivals ou les grands clubs, et nous les installons dans des environnements et des salles plus cosy, plus petits et plus décontractés. Tout est question de communauté, de diversité, d'amour du genre... Et de passion pour la préservation de l'essence brute de la house. Nous privilégions un ton léger mais pédagogique dans notre communication, en veillant à ce que chacun comprenne que ce genre n'est pas censé être sophistiqué, mais plutôt un mouvement lancé par des minorités discriminées et racialisées de la société américaine à la fin des années 70 et au début des 80s. Nous nous efforçons de couvrir tous les aspects de l'évolution du genre, de ses racines à ses approches plus contemporaines, en passant par des régions clés du monde pour le développement de ses sous-genres, comme Paris et Londres. Nous avons fêté nos trois ans cette année avec une soirée exceptionnelle au Moga Festival, et nous avons trois autres événements à venir d'ici fin 2025. Jusqu'à présent, nous avons accueilli des noms comme Chez Damier, Jovonn, Ian Pooley, Cassy, Dj Deep, Jus-Ed, Terry Francis, DJulz , Robert Owens et bien d'autres. La suite est une surprise et sera tout aussi importante, alors n'hésitez pas à nous suivre via RA / Shotgun, ou directement en suivant notre page Instagram.

Mayan : ... Et Fresca ! Parce que personne ne le fait comme moi. C'est unique. Ce que j'essaie de faire, c'est d'introduire l'art psychédélique sous différentes formes, en peinture ou en musique. On a déjà organisé des soirées à Arroz Estudios et au Miradouro de Baixo. Ils nous ont vraiment soutenues, parce que c'est parfois difficile d'organiser des événements. C'est ancré dans le vieux rock psychédélique, le jazz psychédélique, le disco psychédélique, parce que j'aime beaucoup la façon dont le sound design est réalisé. Pour moi, c'est fou. Même avec la psytrance, je ne suis pas sous l'emprise de drogues, mais j'ai l'impression de voir des choses, je me demande : « C'est quoi ce son, bordel ? ». Je suis peut-être un peu "cinaesthetic" , parce que parfois je vois des couleurs, ou j'éprouve des émotions avec certains sons. J'aime beaucoup creuser et faire des recherches sur les nouvelles formes de psychédélique. J'ai rencontré une fille lors du Web Summit, elle est passée par là à une soirée Fresca. Elle travaille avec des guerriers ukrainiens et russes, et utilise des substances psychédéliques pour les personnes souffrant de TSPT. Nous avons pris contact et maintenant nous promouvons ces programmes lors de nos soirées. Il y a beaucoup à faire avec ce sujet.

Mayan / Sara : Merci pour cette interview ! Nous apprécions beaucoup ! Ainsi que votre souci de promouvoir le travail des artistes et professionnelles féminines de la scène lisboète !

Avec plaisir, très chères ! Vous savez, depuis la création de starwax il y a presque 20 ans, notre rédacteur en chef a toujours eu à cœur de donner plus d'espace aux femmes, mais ce n'est pas toujours aussi simple... Notamment parce que, comme je vous l'ai dit, nous ne voulons pas donner de place aux femmes ou aux minorités uniquement parce qu'elles sont des femmes, mais d'abord parce que ce sont de grandes artistes ! Sinon, ce serait une autre forme de différenciation.... Alors n'hésitez pas à nous envoyer les profils d'autres artistes que nous pourrions aimer et aider à faire découvrir...



ORIGINAIRE DU NORD DE LA FRANCE, JUSTINE PERRY EST RECONNUE POUR SON AUTHENTICITÉ ET SA MAÎTRISE IMPLACABLE DERRIÈRE LES PLATINES. ELLE COMMENCE SA CARRIÈRE EN 2015 À PARIS ; DEPUIS ELLE SILLONNE LES CLUBS, FESTIVALS DE RENOM, ET FAIT PARTIE DES RÉSIDENTS DU KALT À STRASBOURG. SIGNÉE SUR DES LABELS NOTABLES TELS QUE ON BOARD, DYNAMIC REFLECTION, KR RECORDS, MALöR RECORDS, SES PRODUCTIONS TÉMOIGNENT D'UN TRAVAIL MINUTIEUX... INSTALLÉE À BERLIN, JUSTINE NOUS EN DIT PLUS SUR SA PERCEPTION DE LA SCÈNE TECHNO, SES VALEURS, SES COLLABORATIONS ET SES PROJETS DONT LE LANCEMENT DE SON PROPRE LABEL.

JUSTINE PERRY

Comment était l'environnement dans lequel tu as grandi ?

Je viens d'un environnement assez classique, sans vraiment d'héritage musical dans la famille. Je n'ai pas eu de formation musicale pendant mon enfance, et personne dans ma famille ne fait de la musique à part ma mère, qui s'est mise au chant assez tard. Depuis l'adolescence, j'ai toujours été très attirée par la musique électronique. À l'époque, je passais beaucoup de temps à écouter la radio comme Contact Fm ou Radio FG, et je m'enregistrais des cassettes et des Cds que j'écoutais en boucle, surtout dans la voiture avec ma mère quand elle m'emmenait à l'école. Vers la vingtaine, je passais presque tous mes week-ends en soirée. Parfois j'y allais seule, juste pour écouter certains artistes que je voulais vraiment voir, sans me soucier du reste. Je passais des heures sur le dancefloor, mais aussi à observer ce qui se passait derrière les platines. Même si je ne comprenais pas encore tout à l'époque, j'essayais de capter leurs gestes, leur façon de construire un set, de lire la salle. Avec le recul, je me rends compte que ça m'a énormément marquée et que ça a planté pas mal de graines pour la suite. C'est vraiment plus tard, vers 27 ans, que je me suis lancée dans le Djing. Même si je suis arrivée un peu tard, ma passion pour la musique a toujours été là.

Quelles sont tes principales influences ?

Mes principales influences me viennent avant tout du dance floor. Je puise beaucoup d'inspiration dans les sets que j'entends quand je sors en club, mais aussi dans ceux que j'écoute quand je fais du sport ou que je me balade. Ce sont souvent ces moments où la musique résonne différemment, où elle accompagne une émotion ou un état d'esprit particulier. Je suis aussi très inspirée par les gens que je rencontre et avec qui j'échange. Les discussions, les partages, les expériences de chacun nourrissent ma vision de la musique et influencent la façon dont je construis mes sets.

Pourquoi as-tu bougé à Berlin et qu'aimes-tu principalement dans cette ville ?

J'ai décidé de bouger à Berlin en 2018, à peu près un an après avoir commencé à pratiquer le Djing parce que je ne me sentais pas du tout en phase avec la scène parisienne, ni vraiment intégrée, plus pour d'autres raisons personnelles. À Paris, j'avais du mal à trouver ma place, à évoluer comme je le voulais musicalement et personnellement. À Berlin, j'ai trouvé une scène beaucoup plus ouverte, libre et inclusive, des gens avec qui j'étais en phase musicalement parlant et qui écoutaient de la deep techno, comme moi. Ce que j'aime le plus à Berlin, c'est ce sentiment où tout est possible, cette liberté, la diversité des clubs, et cette énergie unique qui pousse à se dépasser et à rester curieux.

Qu'est ce qui te fascine dans la scène techno ?

Ce qui me fascine dans la techno, c'est sa capacité à toujours se renouveler tout en donnant cette sensation d'intemporalité. Quand j'écoute ou je joue cette musique, elle me plonge dans un état presque méditatif et de transe.

Personnellement, j'attache énormément d'importance au côté introspectif. La techno, c'est un refuge qui te permet d'être libre. Cette musique a toujours eu ce pouvoir de créer un espace où elle réunit les gens. C'est génial de pouvoir rassembler des gens très différents venant de partout dans le monde autour d'une même énergie.

Tu fais partie des résidentes du Kalt à Strasbourg, l'un des clubs les plus respectés en France. Pour toi, qu'est-ce qui rend ce club aussi insolite ?

Le Kalt est insolite parce que c'est très rare de trouver ce genre d'ambiance et de club en France. Déjà, l'espace lui-même est unique : une ancienne usine transformée en club techno, avec un côté brut et industriel qui rappelle Berlin. Ensuite, le sound system est super, un Funktion-One bien réglé. Il y a deux salles : le main floor, dédié à la techno, et la mezzanine, plus orientée house, italo disco... On y trouve de grands bars en béton, des portes métalliques dans la zone des toilettes, quelques podiums, des lights au top. Ils organisent aussi des expositions avec des installations ou différents types d'art, et disposent d'un espace extérieur pour fumer ou juste chiller avec ses amis.
L'atmosphère du club est très minimaliste, avec une politique no photo, no video qui protège vraiment l'énergie du dance floor et crée une bulle hors du temps. Tout le monde respecte ça. L'énergie des premiers rangs des danseurs est incroyable. C'est aussi un club qui attire une communauté fidèle et passionnée, des gens bienveillants et respectueux qui savent faire la fête, et qui viennent vraiment pour la musique, pour danser et partager un moment ensemble. Le club a une âme et une authenticité qu'on ne trouve pas partout.

“ No photo, no video, le Kalt club protège vraiment l'énergie du dance floor et crée une bulle hors du temps. ”

Quand as-tu commencé la production et qu'est- ce qui a été décisif pour toi ?

Ce qui a été décisif pour moi, c'est d'abord de me fixer des deadlines strictes, par exemple, me donner deux mois pour finir un Ep, envoyer mes tracks, et tenir un journal des labels à qui j'envoie mes morceaux. Ces objectifs clairs et précis et cette organisation m'ont vraiment aidée à rester motivée et à avancer concrètement. Ensuite, la multitude de master class en ligne disponibles aujourd'hui a renforcé ma motivation. Ces formations, accessibles à tout moment et souvent très complètes, m'ont permis d'apprendre à mon rythme, de découvrir de nouvelles techniques et d'approfondir mes compétences.

Et quel a été ton processus de création pour tes tracks "Diversion" sur le label The Third Room et "Apparition" sur On Board ?

J'utilise exclusivement Ableton. Mon processus de création commence généralement par une idée ou une ambiance que je souhaite explorer. En général, je cherche à créer un côté hypnotique, avec des répétitions et des grooves qui captent l'attention sur la durée. J'aime aussi jouer avec des sonorités "blippy" et "mentales" qui donnent une énergie immersive.

Comment as-tu été approchée par le label Dynamic Reflection et décidé de travailler ensemble pour "Intuition Ep" ?

Au début de l'année 2022, Paul Boex m'avait demandé quelques morceaux pour Dynamic Reflection, mais je ne me sentais pas encore prête, je n'avais pas assez de tracks abouties à leur présenter. Entre 2022 et 2024, j'ai pris le temps d'apprendre, de progresser et de gagner en expérience. J'ai décidé de reprendre contact avec le label parce qu'il me plaisait vraiment depuis longtemps, c'est un label sérieux, avec plus de 15 ans d'histoire, reconnu pour sa qualité et sa bonne techno. Pour moi, c'était un vrai plaisir et une fierté de pouvoir sortir mon premier Ep chez eux. Quand Paul m'a proposé de faire un remix avec Dave Miller d'Abstract Division, ça m'a tout de suite parlé, c'était une super occasion de commencer une collaboration professionnelle avec des artistes dont j'admire et respecte le travail depuis longtemps.

Si je mentionne On Board, qu'est ce qui te vient à l'esprit ?

Ce qui me vient à l'esprit quand j'entends On Board, c'est un état d'esprit authentique et pointu dans la scène électronique. On Board, c'est un label mais aussi une agence de booking qui valorise la diversité et l'originalité avec une capacité à rassembler des artistes qui explorent des sonorités différentes et pointues.

Quelle est ta vision de la techno et aurais-tu un message à transmettre ?

Pour moi, la techno, c'est un langage universel qui connecte les gens au-delà des mots. C'est une musique qui permet de se perdre, de se libérer, de se retrouver aussi seul ou ensemble sur un dancefloor. Mon message serait simplement de rester curieux, de garder l'esprit ouvert, de ne pas avoir peur d'expérimenter et de s'investir à fond si c'est ce que vous voulez faire. La techno évolue grâce à celles et ceux qui osent sortir des cadres.

Quels sont les labels avec qui tu aimerais travailler ?

Il y a plusieurs labels avec qui j'aimerais vraiment collaborer. Par exemple, Token fait partie de ceux qui me parlent beaucoup. Ils ont toujours défendu une techno moderne, soignée, exigeante, tout en laissant de la place à des artistes moins connus. J'aimerais aussi travailler avec le label de Rødhåd, WSNWG parce qu'il incarne cette même idée de qualité et de transmission. Il pousse une techno profonde, intemporelle, tout en donnant une vraie place à la nouvelle génération. Et puis il y a BINÄR, le label vinyle de Pareka, qui a une direction artistique que j'adore aussi. Il met en avant une techno plus mentale et subtile, avec une vraie attention portée au format vinyle et aux détails. Les visuels sont top aussi ! Ça me plairait beaucoup de sortir de la musique sur ce genre de labels.

Un banger en 3 mots ?

Pour moi, un banger, c'est quelque chose dont les gens se souviennent, qui unifie le dancefloor et qui reste intemporel.

Comment as-tu vécu ton tout premier Berghain ?

Mon premier Berghain était en septembre 2022 et j'ai joué sur le slot du dimanche matin, de 9h à 13h. Pour moi, c'est l'un des créneaux les plus difficiles. À cette heure-là, le club vit un vrai moment de transition. Une partie du public commence à partir, très peu de nouvelles personnes arrivent. J'appelle ce moment "Zombies slot" car les gens sont épuisés, l'énergie est lourde. Il faut réussir à garder les gens connectés malgré ça, à maintenir l'intensité sans les brusquer, les accompagner et trouver le juste équilibre entre prolonger la vibe de la nuit et amorcer quelque chose de nouveau. C'est un vrai challenge en tant que Dj, mais c'est aussi ce qui rend ce slot spécial. Cette première fois au Berghain restera un souvenir très fort, beaucoup de proches et de gens que j'aime avaient fait le voyage exprès pour ce set. Cela ajoutait une excitation et une pression particulière. Je me souviens très bien de mon arrivée : passer ce couloir en pierre brute, sentir la musique étouffée au loin, l'écho des basses... Je me suis dit « rappelle-toi de cette image, grave la dans ta tête ». J'ai même touché les murs avant de rentrer dans le booth ! C'était un moment presque irréel. Je jouais juste après Phase Fatale, donc l'énergie était déjà intense. J'ai ressenti une immense liberté, un mélange de stress et de confiance en même temps. À la fin, j'avais le sentiment d'avoir vécu quelque chose de rare et de fort, entourée des bonnes personnes.

Le Dj qui te met une claque à chaque fois ?

DVS1, autant par sa personnalité que par sa musique. J'admire profondément son travail et sa capacité à lire la salle, à construire un set qui garde une tension constante, sans jamais tomber dans la facilité. Il a une technique irréprochable, mais surtout une vision du Djing très pure. Pour lui, c'est avant tout une question d'énergie et de partage. C'est le genre d'artiste qui me rappelle pourquoi j'aime autant ce milieu et qui me motive à toujours chercher plus loin dans mes sets et à rester motivée.

Ton BPM maximum ?

142 BPM. J'ai testé plus par le passé et j'ai exploré différents tempos pour voir jusqu'où je pouvais aller tout en gardant une cohérence dans mon style. Aujourd'hui, mon maximum se situe autour de 142 BPM. Au-delà, je trouve que ça perd un peu de profondeur. J'ai besoin de laisser de l'espace dans mes sets, de garder ce côté hypnotique et mental qui me parle le plus dans la techno.

Aimerais-tu lancer ton propre label ?

Oui, c'est le plan pour bientôt ! Pour moi, ce serait un espace pour donner de la visibilité à des artistes encore inconnus ou pas assez mis en avant. On a une tonne de producteurs incroyables qui méritent largement d'être entendus, reconnus et considérés à leur juste valeur. Ce serait une façon de soutenir cette scène, de créer une plateforme pour partager une vision commune et faire découvrir des talents qui passent parfois sous les radars. Et bien sûr, ça me permettrait aussi de défendre une ligne artistique plus personnelle, sans compromis, en lien avec ce qui me touche vraiment dans la techno.

Tu fais partie des artistes authentiques de la scène actuelle. Quels conseils donnerais-tu aux artistes souhaitant percer ?

Amusez-vous, restez passionnés ! Allez-y à fond, sans compromis. Ça doit être le premier moteur. Regarder ce qu'il se passe autour de vous sur la scène pour être au courant mais ne vous comparez pas. Soyez patients et reconnaissants pour chaque opportunité : il n'y a pas de "petits gigs". Chaque expérience vous façonne et vous apprend quelque chose. Créez vos propres opportunités : participez à des concours de Djs, envoyez vos mixes aux promoteurs, sortez votre musique, allez à la rencontre des gens. Restez curieux, continuez à apprendre de nouvelles techniques, à expérimenter des transitions, à explorer tout le potentiel de vos platines et de votre logiciel de production musicale, c'est là que la magie opère. Et surtout, partagez ce que vous apprenez. Pour moi, la beauté de cette scène, c'est son authenticité : la possibilité de partager des émotions, de se connecter à travers la musique, de soutenir les artistes qu'on aime, même en partageant simplement les playlists de vos sets. Si c'est vraiment ce que vous voulez faire, ne laissez rien vous freiner.

Un petit mot concernant ton B2B avec Paula Koski ?

On a une bonne connexion derrière les platines, c'est naturel, sans besoin de trop se parler. C'est inspirant de partager ce genre de moment avec une personne qui a une belle vision et une énergie sincère. Cet été, on a la chance de faire une tournée de B2B, avec notamment des dates phares aux USA, Colombie, en France, Finlande, et au superbe Stone Techno Festival. C'est toujours un plaisir de mêler la vie perso et pro autour de ce qui nous anime le plus : la musique. On vit des moments uniques !

L'actuelle Justine Perry en 3 mots ?

Passionnée, motivée, sincère.

Quels sont tes projets pour 2025/2026 ?

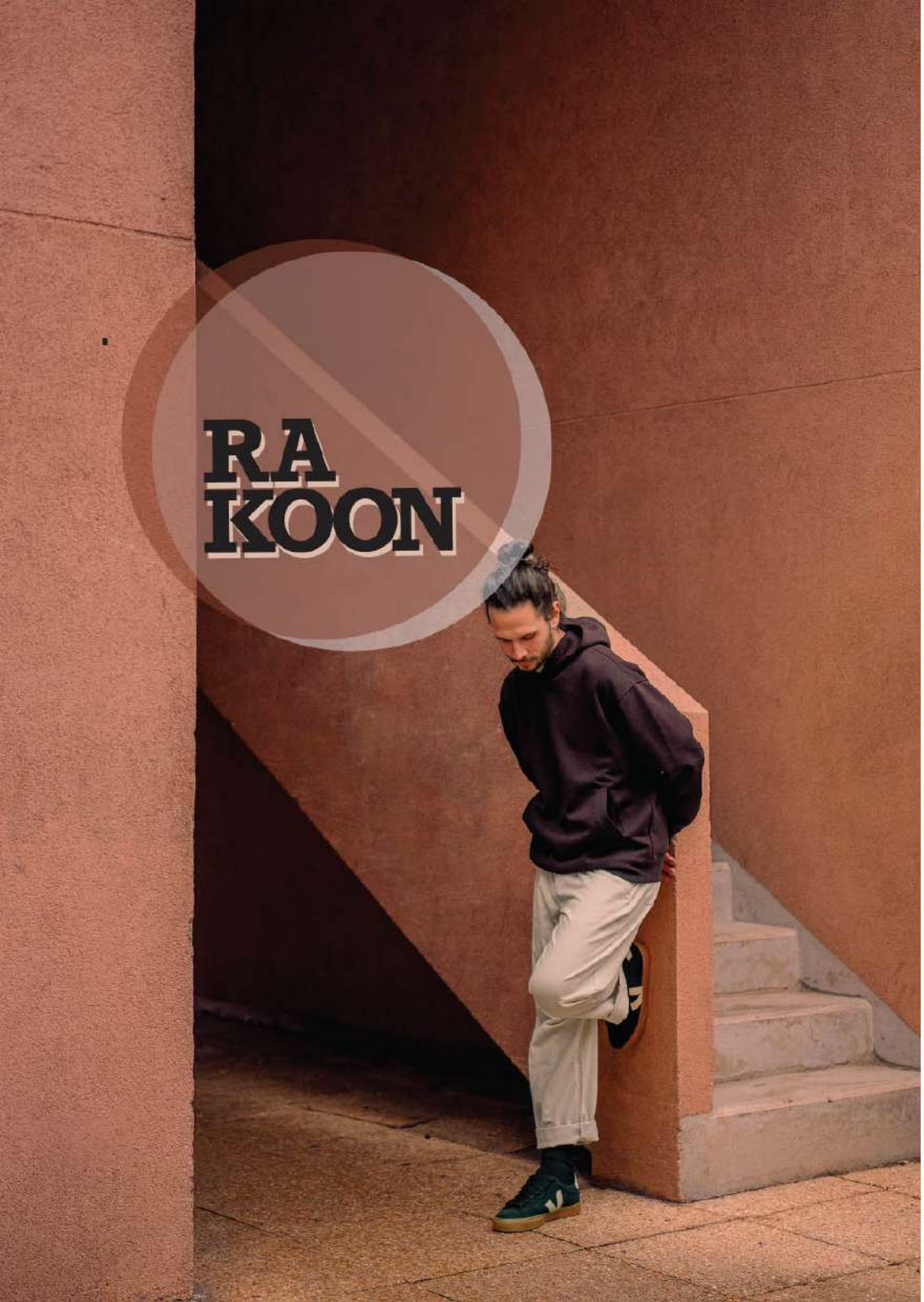
J'ai un Ep qui sortira en vinyle après l'été, ainsi que quelques tracks qui paraîtront sur différents various artists. Et début 2026, j'aurai aussi un nouvel Ep en vinyle qui verra le jour. J'ai vraiment envie de continuer à développer mon univers, à partager ma musique sur des supports physiques et à collaborer avec des labels qui me ressemblent.

Quelque chose à rajouter ?

Merci pour cette interview !

“ À Paris, j'avais du mal à trouver ma place... À Berlin, j'ai trouvé une scène beaucoup plus ouverte, libre et inclusive, des gens avec qui j'étais en phase... ”





RA KOON

AVANT DE DEVENIR PRODUCTEUR SOUS L'ALIAS RAKOON, LUKA DÉCOUVRE LA SCÈNE EN ACCOMPAGNANT UN GROUPE DE ROCK À LA GUITARE. LE MÉTAL, PUIS LA PSY-TRANCE, LE DUB, OU ENCORE THYLACINE VONT INFLUENCER SA FAÇON DE COMPOSER ET DE SAMPLER. EN 2013, IL INAUGURE SA DISCOGRAPHIE EN SORTANT "TRIP IN DUB". IL ENCHAÎNE PLUSIEURS PROJETS HYBRIDES EN AUTO-PRODUCTION ET EN 2021 IL SIGNE CHEZ X-RAY PRODUCTION. FIDÈLE À SES MACHINES ET À SA GUITARE, 2025 EST SYNONYME DE REGAIN. POUR SON QUATRIÈME OPUS, LE DUB EST MOINS PRÉSENT ET SA MUSIQUE ÉLECTRONIQUE DEVIENT PLUS PERSPICACE. ENTREVUE À L'OCCASION DE "SERENDIPITY", ONZE TITRES À PARAITRE CHEZ WAGRAM MUSIC.

Concernant ton enfance, as-tu grandi dans un environnement artistique ?

Oui et non. Personne dans ma famille n'est artiste, cependant, mes deux parents sont des amoureux de musique et m'ont transmis cet amour. On m'a emmené assez jeune en concert, en festival trance... Aussi j'ai grandi à Pigalle à Paris, entouré de magasins de guitare. Mis bout à bout, je suis tombé dans la musique assez jeune, comme une forme d'évidence.

Tu as souvent déménagé, est-ce bénéfique pour ta créativité ?

Le fait de changer souvent d'environnement et de devoir retrouver des nouvelles habitudes et rituels a pu parfois être un peu perturbant, mais je pense que ça a toujours été profitable pour ma créativité de sortir de ma zone de confort et de voir de nouvelles choses.

La sérendipité est quelque chose de merveilleux, pourquoi ce nom, est-ce un accident de signer chez Wagram ?

Que ça soit pour le nom de chaque morceau ou pour le nom de l'album, j'ai essayéd'attendre que les titres arrivent comme des évidences, sans forcer, en laissant les morceaux me guider vers ce qu'ils devaient raconter. Et quelque part c'est ce processus qui donne son nom à l'album, l'idée de laisser les accidents heureux devenir des choses nouvelles. Je crois même que la signification de ce titre va même plus loin pour moi, jusqu'à flirter avec le concept de la destinée, de l'ordre qui émerge du chaos, du chaos qui émerge de l'ordre.

Que reste t-il de tes racines métal, rock, psy-trance et dub dans tes productions ?

Ces racines ont toujours été présentes dans ma musique, le sont toujours dans cet album, et je pense ne me quitteront jamais. Pour ce qui est du rock et du métal, on l'entendra toujours à travers ma guitare, et la recherche d'une certaine forme d'impact brut dans mes morceaux. La psy-trance est toujours en toile de fond, dans ma philosophie de production, et ma façon de sound-designer mes sons. La partie dub prend peut-être de moins en moins de place, mais est toujours bien présente, quand le morceau le demande.

Depuis tes débuts, ton home studio a t-il évolué et avec quel matos as-tu composé cet album ?

Depuis mes débuts, à force de déménager, j'ai eu un paquet de home studios. A chaque fois, mon studio évolue en même temps que ma vie, mes besoins et aspirations. Aujourd'hui, j'ai la chance d'avoir une grande pièce dans ma maison, traitée acoustiquement, et cosy, dans laquelle je me sens bien. Mon passif de bedroom producer fait que mon laptop et Logic Pro seront toujours au centre du processus, mais le studio est fait de manière à ce que ma guitare et mes synthés soient littéralement à portée de main !

Quelle est l'importance de l'analogue dans ton processus de production et dans ta vie au quotidien, je pense notamment au vinyle ?

Comme je le disais, je suis de la génération des bedroom producers qui ont commencé à bricoler des tracks début des années 2010, très "in the box", très numérique. Cependant avec le temps j'ai eu envie de toucher des vrais boutons et de toucher à cette fameuse "chaleur" dont tout le monde parlait. J'ai donc une paire de Moogs et un Prophet, que j'utilise à chaque fois qu'un morceau le réclame. Pour ce qui est du vinyle, j'aime énormément l'idée de ce gros objet qu'on peut tenir dans ses mains dans un monde où tout se dématérialise. Mais je ne les collectionne pas non plus comme j'ai pu collectionner les Cds dans mon adolescence.

Quelles sont tes influences, est-ce la scène allemande ou anglaise qui te séduit le plus ?

Etrangement mes influences sont surtout non-électroniques. De manière générale, j'ai plutôt tendance à être inspiré par des petites choses que j'entends par ci par là dans n'importe quel petit bout de morceau de n'importe quel style de musique. Juste une texture de synthé, un groove de batterie, trois notes dans une mélodie, peuvent faire cliquer un truc dans mon cerveau qui me lance sur une idée de morceau. De manière générale, je suis facilement touché par la signature sonore UK. J'aime cette forme de rugosité et d'imperfection qu'on peut retrouver dans tant de différents types de musique britannique, qui me donne souvent une sensation d'authenticité et de proximité avec la musique.

Peux-tu nous parler des titres avec des vocaux, sérendipité ou pas ?

Il y a beaucoup de voix sur cet album, que ça soit des voix enregistrées, reçues, samplées ou découpées. Je l'aborde souvent comme un instrument lead d'un morceau, une texture unique avec laquelle je peux jouer. Et effectivement, le fait de travailler, déstructurer ou jouer avec de la voix mène souvent à des surprises et de jolies erreurs, à cette fameuse sérendipité.

Tu as une formation d'ingé son, qu'en est-il du mixage, mastering, comment as-tu procédé ?

Effectivement, j'accorde énormément d'importance à la post production de mes releases. Cependant je choisis de déléguer les deux étapes à Oddwave Studio et Storm Mastering, avec qui je bosse depuis des années déjà. On a un processus assez rodé et une relation de confiance, qui me permet d'avoir des paires d'oreilles fraîches pour mener le projet dans la direction sonore que je cherche à prendre.

Le scratch dans tes créations, ça ne te préoccupes pas, d'ailleurs tu as un titre qui se nomme "Scratchy" et qui finit par un sample, pourquoi ?

Concernant ce titre, il y a un son lead assez rugueux et présent qu'on entend tout au long du morceau, et il se trouve que c'est le son de mon mediator que je gratte contre une corde de ma guitare. Le sampling a une grande place dans cet album, c'est même un des éléments récurrents de l'album. Je pense que c'est une des fondations du projet Rakoon en général, que j'aborde différemment à chaque sortie.

"Vinaskank", est-ce un sample et un clin d'oeil pour ton amour de l'Asie et au skank ?

C'est effectivement un sample, clin d'oeil à mon attachement pour le Vietnam, et une forme d'hommage à la Vinahouse, la musique électronique vietnamienne, très portée sur les contre-temps. L'album est moins dub que les précédents, mais pour ce morceau, le skank m'a semblé nécessaire et logique.

L'IA fait-elle partie de ton processus, qu'en penses-tu, as-tu essayé ?

Pas vraiment. Je ne suis pas contre le principe, j'ai essayé un peu, mais je n'y trouve pas d'intérêt pour le moment. Je ne suis pas fermé à l'idée que ça fasse partie de mon processus créatif à l'avenir, mais si ça devient le cas, ça ne sera jamais au détriment de l'expression de mes émotions, et d'une forme de recherche d'innovation, d'hybridité, que l'IA fait assez mal pour le moment à mon humble avis.

Quel message, philosophie, prônes-tu et comment le vis-tu au quotidien ?

Je ne sais pas si je prône un message ou une philosophie en particulier, j'essaie plutôt de garder l'esprit le plus ouvert possible et de ne pas m'enfermer dans des concepts ou modes de pensée trop arrêtés.

Je garde toujours en tête que chaque théorie ou principe qui germe dans ma tête peut trouver une thèse contradictoire avec le temps. Je pense que j'essaie cependant d'être le plus sincère, transparent et honnête possible, que ça soit avec mon public ou avec moi-même.

Ça fait bien un an que ton album est prêt, n'est-ce pas trop long ?

C'est carrément trop long. D'une certaine manière c'était pour le mieux, pour que mon équipe et moi même puissions avoir le temps de défendre et mener le projet de la meilleure manière. Mais cette attente a réellement été une épreuve à tous niveaux, notamment pour ma santé mentale. Si c'était à refaire, je ne changerais rien, car j'ai envie de croire que tout finit par avoir un sens.

Que souhaites-tu que le public retienne de "Serendipity" ?

Ce que je souhaite le plus c'est que chaque personne puisse intégrer cet album à la bande originale de sa vie. Cet album est chargé de sens et d'émotions très personnelles, mais j'aime l'idée que ça soit libre d'interprétation, que chaque personne puisse en avoir une interprétation différente, lui donner le sens qu'elle veut, en retenir quelque chose de personnel.

> **"Chaque théorie ou principe qui germe dans ma tête peut trouver une thèse contradictoire avec le temps."**

As-tu déjà une idée de comment tu vas défendre ce disque en live ?

Oui ! Je jouerai pas mal des morceaux de l'album, tous retravaillés pour le live, et avec une bonne place pour l'improvisation, un nouveau show lumière et une nouvelle scénographie pour raconter cette nouvelle histoire à mon public.

Aimes-tu le Djing, penses-tu live seulement ou est-ce possible de t'entendre en Dj sets dans le futur ?

Mes premières expériences de scène ont été de jouer de la guitare en groupe. J'ai vraiment une appétence et un sentiment d'être à ma place dans la configuration concert. Je ne sais pas mixer, et je pense que c'est une pratique totalement à part dans la musique électronique qui nécessite certains talents que je n'ai pas nécessairement, que je préfère laisser à celles et ceux qui le font le mieux.

Ton meilleur souvenir de presta ?

J'ai toujours envie de croire que chaque prochain concert sera mon meilleur souvenir !

Et ton pire souvenir ?

J'essaye du mieux que je peux de transformer toute expérience inconfortable en histoire à raconter, j'ai énormément de chance que le fait de faire des concerts soit mon métier, j'essaie donc de ne pas donner trop d'importance aux aléas de la tournée en essayant de garder l'esprit léger, autant que je peux.

Ton adage favori ?

En ce moment, je suis très porté sur le concept de "la boussole du kiff". Essayer de passer mes questionnements, mes doutes, mes prises de décision à travers la question : "Vers où pointe ta boussole du kiff ? Qu'est ce qui va te rendre heureux ?"

Es-tu plus soirée sound system ou techno-rave party ?

Entre ces deux, je choisirais sûrement le sound system, mais je pense que là où je me sentirai toujours le plus à l'aise ça sera toujours les festivals trance, même si ça fait un moment que j'ai pas frappé un dancefloor !

Sais-tu qu'il y a un allemand qui a le même pseudo que toi et qui est productif dans un registre peu éloigné ?

Oui ! Je m'en suis rendu compte peu de temps peu après avoir choisi mon nom de scène, et c'était déjà trop tard pour en changer. Cependant j'ai l'impression que ça ne me pose pas énormément de soucis, et j'espère qu'il en est de même pour lui !

As-tu une autre passion que la musique ?

Assez peu malheureusement, mais j'ai vraiment envie de faire exister plus de choses hors musique dans ma vie. Je me suis lancé dans l'apprentissage du vietnamien à la fin de la compo de l'album, ça arrive à m'occuper un paquet d'heures, et c'est passionnant !

As-tu encore des rêves ?

Plus que jamais. Pendant cette longue attente de la sortie de l'album, j'ai un peu arrêté de rêver, mais les rêves sont un moteur important dans ma vie et nourrissent fortement ma créativité.

Un dernier mot, un sujet important non évoqué ?

Voilà, bisous.



L'UNION DE ZENZILE ET HIGH TONE, DEUX GROUPES MAJEURES DE LA SCÈNE DUB À LA FRANÇAISE EST UN BEL EXEMPLE DE FUSION D'ÉNERGIES ET SAVOIR-FAIRE. DE L'ENVIE DE COLLABORER EN STUDIO ET PRODUIRE UN ALBUM EST NÉE CELLE DE PARTAGER LA SCÈNE ENSEMBLE. DIX NEUF ANS APRÈS LEUR PREMIER ALBUM ÉPONYME ET MOULT CONCERTS, ZENTONE CONSOLIDE LA COMBINAISON GRÂCE AU CHANTEUR ET MULTI-INSTRUMENTISTE JOLLY JOSEPH ET SON COMPLICE CHARTY DE DUB SHEPHERDS. ENTRETIEN AVEC LES DUB EXPLOREURS A L'OCCASION DE "MESSENGER", LEUR TROISIÈME ALBUM.

ZEN TONE

Dans un monde qui prône l'individualisme, comment est venue l'envie de fusionner Zenzile et High Tone ?

Raggy : Ce sont les High Tone qui ont lancé les collaborations avec divers acteurs de la scène dub française des années 2000, avec les projets Highvisators, Kaltone, High Damage. Mais Julien en parlera mieux que moi. Pour ce qui concerne le premier Zentone, l'idée de départ était un projet studio, et pas de défendre le disque sur scène. Aussi, dès que nous avons évoqué l'idée d'un deuxième opus, on a tout de suite parlé de le porter sur scène. Jouer de la musique en groupe fait partie de l'ADN de High Tone et de Zenzile, comme de pas mal de groupes qui avaient commencé en même temps que nous. C'était une des composantes marquantes du « dub à la française ». Pour nous c'est une démarche autant artistique que politique. Le collectif contre l'individualisme, construire un projet et un propos communs, cohérents, dans le but de s'exprimer, se dépasser, pour ensuite le partager en communion avec le public.

Julien : Je n'ai pas grand chose à rajouter. Je dirais que c'est une envie qui est d'abord née de rencontres humaines. Elles nous ont amené à rêver toujours un peu plus loin. Suite au premier "Zentone", beaucoup de personnes nous ont contacté pour que l'album ait une existence live, mais nos plannings ne coïncidaient jamais. C'est finalement 15 ans plus tard que la crise du Covid nous a permis de trouver un temps commun, plus de tournées pour les groupes, tous les compteurs à zéro. Cela nous a bien aidé à trouver ce temps commun.

J'aime répéter que la Covid a eu des répercussions positives, n'avez-vous pas soudé des liens forts entre les deux groupes pendant cette période ? Que retenez-vous de positif ?

Joseph : un groupe de huit musiciens, c'est mieux qu'un groupe de cinq !

Raggy : Le Covid, en mettant beaucoup de choses en stand-by nous a permis de prendre le temps d'enregistrer le Chapter 2. Mais c'est surtout pendant les deux ans de tournée qui ont suivi que nous nous sommes rapprochés. La présence de Jolly Joseph a aussi joué un rôle de catalyseur pour transformer ce qui était l'addition de deux groupes en un groupe à part entière.

Sachant que c'est l'union de deux groupes de dub, qu'est-ce que chaque groupe a appris de l'autre ?

Raggy : En dehors des disques, il y avait peu de modèles quand nous avons commencé. Chaque groupe a donc dû inventer ses propres recettes. Dès le premier album, il était super intéressant d'observer les points communs et les différences dans les méthodes que chacun avait élaborés. High Tone utilisait notamment beaucoup plus les ordinateurs dans la composition, chose que nous nous sommes mis à faire plus tard.

Julien : Du côté de High Tone, chaque rencontre et split nous a incroyablement apporté. Les rencontres étaient spontanées et intenses. C'est surtout après coup que nous avons digéré et ressenti les acquis générés, parfois 6 mois / 1 an plus tard. Et cela nous a toujours nourris pour les projets suivants.

C'est également des disques où la liberté et le respect mutuel permettent de faire des choses pas toujours réalisables au sein de nos projets respectifs et où les musiciens peuvent se révéler sous d'autres aspects que ce que l'on pense attendre d'eux

Le disque sort une fois de plus chez Jarring Effects ! La Croix-Rousse est-elle toujours un repère important pour vous et représente-t-elle toujours un îlot alternatif ? Quid d'Angers ?

Julien : Nous restons fidèles à notre label historique qui continue de défendre son indépendance. Ce disque est une coproduction entre le label Jarring Effects et le label Wiser. Après, il n'y a pas de recette magique, certains pensent en changeant régulièrement de label trouver le Graal. Mais ils déchantent vite, aucun label n'est 100% parfait. Ils ont tous les mêmes problématiques et contraintes. Pour nous, il est plus naturel de rester en famille, se serrer les coudes, créer une relation de long terme.

Raggy : Angers n'a pas perdu son dynamisme musical. Les lieux de diffusion et les modes de consommation évoluent, mais la scène musicale est bien active. Mais tous les membres de Zenzile ayant passé, ou bientôt, le demi siècle, nous n'animons plus autant qu'avant les nuits angevines !

Considérez vous comme un sound system ou un live band ?

Joseph : A Dub Band.

Vous avez enregistré "Messenger" en live, systématiquement en one shot ? Il n'y a donc pas de partie copier-coller en post production, avez-vous répété ou suite à vos nombreuses heures à jouer ensemble l'improvisation régnait-elle en studio ?

Joseph : Chaque morceau de l'album est joué one shot en effet. ça n'empêche pas qu'il y ait quelques parties jouées en re-recording, comme les cuivres ou la voix, mais le "riddim" est joué live. Nous sommes rentrés en studio dès la fin de la tournée, sans répétitions, juste avec quelques mémos enregistrés au téléphone pendant les balances des concerts. C'était très excitant de pouvoir enfin faire naître Zentone 3.0 !

Julien: Notre idée était de ne pas traîner suite à nos deux années de tournée Zentone Chapter 2. Nous voulions profiter des habitudes de jeu acquises pour enregistrer à chaud. L'idée de recorder à l'ancienne, ne pas utiliser les méthodes modernes te pousse à sacraliser le moment de la prise. Cela te conditionne dans une vibe "maintenant ou jamais". Cela donne de la force et de la magie à l'instant présent.

Neuf titres, soit environs 35 minutes ! Les concerts vont être courts ? (rires).

Joseph : Aujourd'hui Zentone c'est 3 albums…

Julien : C'est oublier que le dub a l'art d'étendre à l'infini ses mixes, et par extension pour nous, à l'infini le jeu live.

Qu'en est-il du mixage, est-ce aussi comme en live ? N'est-ce pas compliqué si chacun donne son avis ou partagez-vous tous la même vision artistique ?

Raggy : Le live et le mixage sont deux disciplines distinctes. Mais dans l'une comme dans l'autre, et comme dans toute entreprise collective, si tout le monde donne son avis tout le temps, ça ne marche pas. Nous partageons des visions communes, mais aussi diverses, ce qui donne la richesse du propos. A mon sens, ce qui a permis la longévité de nos projets, c'est aussi de faire confiance à la vision de certains, de les laisser aller au bout de leur idée, quitte à reprendre des choses ensuite, de proposer un autre mix. Les deux premiers albums de Zentone ont été mixés séparément par les deux groupes, mais pour celui-ci, nous avions envie de faire appel à Dub Shepherds, le duo formé par Charty et Jolly Joseph. Ils ont acquis un savoir-faire et un matos solide pour ce qui est de la production reggae, ce qui correspondait à l'orientation de l'album. Charty a supervisé les prises, puis a ramené les bandes dans leur studio, où ils ont mixé versions vocales et dubs.

Julien : Nous partageons globalement les mêmes visions. Que ce soit à 5 ou 10, de toute manière, faut se mettre d'accord sur une direction. Défendre ses idées, certes mais savoir également lâcher prise et faire confiance.

Quelle est l'importance de l'analogue dans votre processus de production et dans votre quotidien, je pense notamment au vinyle ?

Raggy : Nous utilisons un mélange d'instruments de musique analogiques et numériques. Nous les avons enregistrés en numérique, puis repasser les pistes sur 24 pistes à bandes, mixées sur une console analogique avec périphériques analogiques, et coucher les mixes sur ordinateurs... L'analogique garde une part importante pour ce qui est du grain, mais aussi pour les limitations qu'il crée dans le processus de création. Le vinyle est un support que nous avons toujours défendu, même quand le Cd était roi. Certains d'entre nous n'écoutent que ça, d'autres cumulent avec les plateformes de streaming, les Cds, les DAC... Qu'importe le flacon !

Ca fait plus de vingt ans que vous produisez, deux-trois ans que vous collaborez avec Jolly Joseph. Avec "Messenger", aviez-vous une volonté de pousser les frontières créatives ?

Julien : L'intention n'est pas de faire exploser les barrières créatives. Nous l'avons régulièrement fait. L'idée était plutôt de créer un son singulier où personne ne pourrait vraiment dire si c'est une idée "hightonienne" ou "zenzilienne".

Joseph : La tournée qui a suivi "Chapter 2" a vu naître le groupe Zentone. Plus simplement un nom d'album, une rencontre éphémère. Un vrai groupe, de huit musiciens, sur scène, sur la route. Zentone tel que nous le présentons aujourd'hui est un très jeune groupe ! La volonté qui était la nôtre lorsque la tournée s'est achevée, c'était de foncer en studio ! Ce qui est nouveau c'est justement Zentone.

Le scratch dans vos créations, est-ce fini ?

Julien : Pas de Dj Twelve, pas de scratch. Personne n'a sa maîtrise et comme notre très cher ami Twelve ne voulait pas participer à ce projet pour de bonnes raisons personnelles, nous sommes obligés de faire sans. Mais au fond, ce serait un problème pour High Tone, mais ça ne l'est pas dans le cas de Zentone.

Pourquoi "Messenger", quel message, philosophie, prônez-vous et comment le vivez-vous au quotidien ?

Joseph : Bien que le monde soit d'humeur très brune ces derniers temps, enfin plutôt quelques milliardaires qui ruinent toute idée d'avenir habitable sur Terre et dont le fascisme est la dernière carte pour détourner l'attention, l'art de vivre ensemble se cultivent. La culture et l'art sont les meilleures armes pour combattre les Trumps, les Macrons, les Bollorés et leurs idées mortifères. Les années qui arrivent vont être décisives pour l'humanité, alors souvenons-nous des émotions que procurent la musique, le théâtre, la peinture...

Qu'attendez-vous que le public retienne de "Messenger" ?

Julien : J'espère que le public ressentira le plaisir que nous avons eu à faire ce disque avec le coeur et sans artifice.

Joseph : Remember how it feels when the music play... fuck AI !

Etes-vous nostalgiques du mouvement dub de la fin des années 90 ?

Raggy : A chaque époque ses particularités, et on trouve à chaque décennie de la bonne musique et des passionnés engagés à fond dans leur art. Si nostalgie il y a, ce serait plutôt au niveau des politiques culturelles publiques, bien plus audacieuses et inclusives que dans la période réactionnaire, quasi proto-fachiste que nous vivons actuellement.

Julien : Il n'y a pas de nostalgie à avoir. Toutes les époques produisent de bonnes choses. Certainement que les années 90 étaient plus simples à vivre, les mouvements undergrounds avaient probablement moins de pression et plus de faciliter à émerger.

En 2026 ça sera les 20 ans de Zentone, pour votre Cigale le 7 février, vous projetez quoi ?

Joseph : Un concert ! Cette question met une pression que nous n'avions pas encore imaginée ! On va donc y réfléchir et la réponse le 7 février 2026 à la Cigale…

Après toutes ces expériences, avez-vous encore des rêves ?

Joseph : un monde sans racistes.

Julien : Un rêve en entraîne toujours un autre !

FOCUS STRUT RECORDS





APPARU À LA TOUTE FIN DES ANNÉES QUATRE-VINGT-DIX, STRUT EST DEVENU UN LABEL INCONTOURNABLE. PARTAGÉE ENTRE DES ANTHOLOGIES ULTRAMARINES OU AFRICAINES, UN TRAVAIL DE RESTAURATION DES ŒUVRES DU PIANISTE SUN RA OU DU VIBRAPHONISTE MULATU ASTATKE, ET DES SIGNATURES CONTEMPORAINES COMME NUBIYAN TWIST OU MATTHEW HERBERT, L'ENSEIGNE INDÉPENDANTE BRITANNIQUE CONFORTE CETTE DIMENSION MULTIPLE PAR DE BEAUX PRESSAGES VINYLES…

Face à la dématérialisation, les labels indépendants rappellent que la musique est avant tout affaire de créativité, avec ses particularismes artistiques et un support déterminant comme le disque vinyle. Lancé en 1999 par Quinton Scott, mélomane britannique et digger de son état, Strut a rapidement trouvé ses marques au travers de compilations variées.
Viennent en tête les turbulentes scènes post punk de la fin des années soixante-dix et les anthologies "Disco Not Disco", ou bien encore un intéressant recueil de Kid Creole, le groupe d'August Darnell et Coati Mundi. Pourtant l'aventureux catalogue ne prendra sa vitesse de croisière qu'au milieu des années 2000, par le biais de pépites africaines et créoles de la seconde partie du XXème siècle. Emblématiques, les volumes Nigeria 70, dont un premier tome en hommage aux funkateers vodouns, placent alors Lagos sur la carte et dans les bacs. Outre les nombreux registres africains, la Caraïbe, l'archipel des Mascareignes et la proche Madagascar sont également passés au crible. Modèles du genre, les trois 33 tours voués au producteur guadeloupéen Henri Debs dénotent d'un patrimoine insulaire unique. Et le double "Haïti Direct" retrace l'histoire musicale de l'ancienne Hispaniola, au travers de courants significatifs comme le kompa ou le mini jazz.

Points forts de ce catalogue, les projets consacrés à Sun Ra virent au compagnonnage. Structuré en une quinzaine de Lps, ce suivi valorise ainsi les tout débuts du jazzman interstellaire via deux coffrets axés sur les singles, un classique de sa discographie comme "Lanquidity", ou bien encore une tournée à l'ombre des pyramides avec "Egypt 71". Complétée en 2020 par l'excellent "Swirling", un nouvel album du Sun Ra Arkestra, cette production s'illustre au sein d'écrins avec notes fastueuses. Autre musicien hébergé par Strut, Mulatu Astatke sublime un parcours au cœur de la constellation éthio-jazz. Si "Mulatu Of Ethiopia" est une borne dans la carrière du vibraphoniste, les récentes aventures renouvellent un genre somme tout évolutif. Parmi les expériences, citons un enregistrement de 2009 où Mulatu Astatke se frotte au collectif The Heliocentrics, ou bien encore "Mulatu Plays Mulatu", un récent microsillon en forme de parcours introspectif...

Enfin cette action située aux confins de la création et de la résidence est enrichie par une troisième figure en la personne d'Ebo Taylor. Ambassadeur du highlife, un style panafricain qui puise ses racines dans la musique palm wine du golfe de Guinée, le guitariste et chef d'orchestre ghanéen proche du génial Pat Thomas est alors (re)découvert par le biais de "Life Stories", un bon concentré de ses hymnes des années 70. Situé dans l'ombre du charismatique Fela Anikulapo Kuti, ce musicien hors pair ne reste pas moins crucial comme l'induit le groovy "Appia Kwa Bridge", un 33-tours édité en 2012.

Rencontres

Incorporé depuis 2008 au catalogue allemand !K7, aux côté de la fameuse série DJ-Kicks, Strut se situe également à la confluence des genres grâce à la collection Inspiration Information. À l'image du ticket The Heliocentrics-Mulatu Astatke, cette formule audacieuse réunie ainsi deux entités en provenance d'horizons a priori distincts. Souvent réussies, ces rencontres induisent l'empreinte du reggae sur l'électronica par l'entremise d'Horace Andy et Ashley Beedle ou de Sly & Robbie et Amp Fiddler. Et le duo composé par le multi-instrumentiste finlandais Jimi Tenor et le batteur Tony Allen engage, pour sa part, un dialogue interculturel cohérent. Enième variation aventureuse, Kondi Band s'articule autour de Sorie Kondi, un joueur de piano à pouces originaire de Sierra Leone, et de Chief Boima, un Dj et producteur afro-américain (interview dans le Star wax 26). Dans le sillage des hybridations générées à Kinshasa ou Jo'Burg, les opus signés par la firme anglaise relaient ici des plages de premier choix... Habitée par une vocation pionnière, l'équipe de Strut s'intéresse également aux ensembles ou interprètes du jour. Détonantes, les sessions de Nubiyan Twist n'échappent pas à la règle. Riche de collaborations avec Seun Kuti, Mamani Keita ou Nile Rodgers, le jeune l'orchestre diversifie habilement son parcours comme l'évoque le récent "N T Soundsystem" et son bouquet dub ou amapiano. Enfin "Clay", la récente sortie de l'incomparable Matthew Herbert, sonne telle une synthèse de l'esprit maison. Enregistré avec la chanteuse et batteuse Momoko Gill, ce chapelet de onze perles égrène une esthétique concise, une ligne magnifiée par le subtil "Animals" et ses claviers hypnotiques...

BRAZIL SPECIAL
RARE WAX BY WAX'UP

















VINYL LOVER À PARTIR DES ANNÉES 90, BRUNO PREND LA GÉRANCE DU MAGASIN MOVIN' RECORDS AU DÉBUT DES ANNÉES 2000 DANS LE CENTRE VILLE D'AVIGNON. INFATIGABLE CHINEUR, DEPUIS IL VOYAGE EN QUÊTE DE RARES GROOVES ET DE VINYLES ORIGINAUX. SA COLLECTION AUX GENRES VARIÉS COMPTE AUJOURD'HUI PRÈS DE 20.000 DISQUES. LORSQU'IL MIXE DE LA HOUSE IL OFFICIE SOUS LE PSEUDO DE DJ ADN ET POUR DISTILLER SES GALETTES RARES IL UTILISE L'ALIAS WAX'UP. POUR NOTRE NUMÉRO DES 19 ANS IL A DÉCIDÉ DE SÉLECTIONNER DES VINYLES UNIQUEMENT DE MUSIQUE BRÉSILIENNE.

Som Três / Som/3 Lps (Som Maior -1966)
Avec ce bijou de jazz brésilien instrumental sorti en 1966, aussi groovy que raffiné, le trio Som Três fusionne samba, bossa nova, soul et jazz avec une élégance déconcertante. L'influence de Ramsey Lewis ou de Jimmy Smith se fait sentir, mais avec une touche résolument Brazil. Idéal pour les amateurs de jazz funky, de grooves tropicaux et de claviers vintage.

Sivuca / Sivuca Lp (Vanguard - 1973)
Sorti en 1973, l'album Sivuca est une perle de métissage musical, entre forró, jazz et funk. Dès le premier titre, "Ain't No Sunshine", reprise du classique de Bill Withers, Sivuca impose sa patte : un accordéon aérien, des arrangements luxuriants, une voix douce et grave. À la fois festif et raffiné, ce disque incarne une 'brésilitude' ouverte, inventive et profondément joyeuse. Un classique méconnu, à (re)découvrir d'urgence.

Tenório Jr / Embalo Lp (RGE - 1964)
Sorti en 1964, c'est l'unique album du pianiste brésilien Tenório Jr., figure aussi brillante que tragiquement éphémère du jazz brésilien. En seulement neuf morceaux, il grave un chef-d'œuvre de samba-jazz d'une fraîcheur et d'une virtuosité éclatantes. Une œuvre rare et élégante qui laisse deviner ce que ce musicien discret aurait pu devenir, s'il n'avait été victime de la dictature argentine en 1976. Un album culte, pour les oreilles curieuses et les cœurs sensibles.

Doris Monteiro / Doris Monteiro Lp (Philips - 1964)
Cet album porté par les arrangements élégants de Walter Wanderley et des compositions de grands noms comme Marcos Valle et João Donato, Doris Monteiro y dévoile une voix douce et moderne. Ce disque raffiné est considéré comme l'un de ses plus aboutis, emblématique de la transition musicale du Brésil des années 60.
Un chef d'œuvre de bossa nova.

Quarteto Nôvo / Quarteto Nôvo Lp (Odeon - 1967)
Sorti en 1967, l'unique album de Quarteto Novo est un chef-d'œuvre fondateur de la musique brésilienne moderne. Composé de Hermeto Pascoal, Airto Moreira, Heraldo do Monte et Theodoro de Barros, le groupe fusionne les rythmes traditionnels du Nordeste avec le jazz contemporain et des harmonies sophistiquées. Bien que ce quartet n'ait duré qu'un an, son influence se ressent dans toute la MPB et le jazz fusion international. Un album unique et essentiel.

Nara Leão / Nara LP (Elenco - 1964)
Un album incroyablement raffiné interprété par l'une des plus grandes chanteuses brésiliennes. Tout le disque est vivant et sophistiqué, avec des arrangements puissants de Gaya et Moacir Santos. L'approche vocale de Nara Leão est riche en émotions, tout en restant ni trop chargé ni trop émotive. Un juste équilibre qui fait de ce disque un trésor du jazz brésilien.

Elis Regina Elis Regina In London Lp (Philips - 1969)
Loin de ses habituels enregistrements réalisés au Brésil, Elis Regina s'aventure ici dans une esthétique plus internationale : arrangements feutrés, cordes soyeuses, cuivres jazz, et un son très "swinging London". C'est un album rare et gracieux, où la voix de la diva insuffle à chaque morceau une profondeur unique. Un disque à part dans sa discographie et un classique intemporel !

Donato E Seu Trio / A Bossa Muito Moderna De Donato E Seu Trio Lp (Polydor - 1963)
João Donato signe ici un album d'une élégance rare, entre douceur brésilienne et cool jazz. Son jeu de piano, limpide et groovy, donne vie à une bossa moderne, feutrée et hypnotique. Parfait pour les fins de journée ensoleillées comme un coucher de soleil sur Copacabana, minimaliste, raffiné, ce disque est un bijou discret de la bossa nova instrumentale.













Hyldon / Sabor de Amor Lp

Le chanteur, musicien et arrangeur Hyldon a une double actualité. Une sorte de revival puisque nous parlons d'un activiste précoce du mouvement Black Rio qui a sorti son premier album en 1975. En effet, récemment il vient d'enregistrer avec Adrian Young pour le 23ème volume de sa série "Jazz Is Dead" et son album "Sabor de Amor" sorti en 1981 chez Continental vient d'être réédité chez Jazzybelle Records. Douze titres où Hyldon chante en brésilien sur des productions variées sous forte influence boogie, funk, disco pour les titres dansant et plutôt soul lorsque le tempo ralenti. Un disque d'avant garde, riche et suave. Le casting des musiciens avec notamment Alexandre Malheiros à la basse et Mamão à la batterie puis, la cote du pressage original, attestent si besoin est, de la pertinence de son œuvre. Ca s'écoute d'un trait, il n'y a rien à jeter. Un pur bonheur remasterisé grâce à l'initiative de la jeune maison européenne Jazzybelle. Vous ne connaissez peut-être pas encore Jazzybelle Records mais si vous êtes un mélomane averti vous devez avoir un disque ou il est mentionné Chronowax. Une société de distribution qui a connu son apogée début 2000, également à l'origine du sous-label Espionnage qui a servi de tremplin au fameux Dj Medhi à partir de 1998. Pour notre plus grand plaisir, nous devons ces initiatives à Olivier Rosset épaulé de son acolyte Alexander Wise. Deux chineurs et créatifs, aux noms gages de qualité. Autant vous dire que les autres rééditions sont toutes autant prometteuses. Certifié fat par Star wax. Indispensable pour les fans de Tim Maia ou Azimuth. Bienvenue à Jazzybelle (coshmar)

Philippe Hanus/ Carte de Séjour (Livre)

Carte de Séjour est une formation clé des années quatre-vingt. Et cette première biographie du groupe lyonnais par Philippe Hanus souligne cette réalité. Historien et anthropologue, celui-ci passe en revue les débuts de ces fils d'immigrés sur la ZUP de Rillieux-la-Pape, les performances incandescentes du regretté Rachid Taha, ou bien encore le succès populaire via la reprise du titre "Douce France" de Charles Trenet.

Dense, l'ouvrage décrit notamment cette propension à mêler les répertoires orientaux, reggae ou new wave (écoutez donc "This Is A Raï Song" et ses arrangements novateurs). Face à une production hexagonale souvent dans l'ombre du registre anglo-saxon, cette dimension cosmopolite fait alors le distinguo. Préfiguration des nombreuses expériences du jour dont les boucles synthétiques d'Ammar 808 ou les riffs insolents d'Al-Qasar, la courte discographie de Carte de Séjour est épluchée, à commencer par l'emblématique "Rhorhomanie" et ses pastilles caustiques. Outre la radioscopie artistique, ce livre édité par Le Mot Et Le Reste offre une plongée lucide dans la France de la fin du XXème siècle, une période marquée par la présidence de François Mitterrand où transparaissent différentes avancées sociales ou un ambitieux ministère de la culture mais également la progression inquiétante de l'extrême droite et une prise de conscience salutaire relayée par La marche pour l'égalité et contre le racisme. (Vincent Caffiaux)

Dolly 15YRS / Compilation (Digital)

Productrice, Dj, Steffi a sorti deux albums sur Ostgut Ton, le célèbre label de techno allemand, tout en développant Dolly, sa propre enseigne discographique. Pour fêter les quinze ans de celle-ci, la musicienne a rassemblé vingt-six titres inédits, afin de constituer un various artists disponible en digital. Si l'on écarte "Strata", de Basic Soul Unit, une agréable variation house évoquant Ludovic Navarre, la totalité des pistes oscille entre deep techno, techno de Detroit, voire hard techno aux accents industriels. Taillé pour les dancefloors, Dolly 15YRS rassemble une dizaine de Dj-tools produits par Luke Hess, Vil ou Volpe, et des créations plus originales, appréciables chez soi. Mention spéciale au "Pursuit" de D_Roots et à la couture subtile de ses arrangements ; au "High Spirits" de Stenny qui porte bien son nom ; et au "Fit" de Shed qui rappellera aux plus âgés de nos lecteurs l'univers du groupe Technasia, à la fin des années quatre-vingt-dix. Prix de vente : à partir de dix-huit euros sur Bandcamp. Recommandé ! (Dj Mamaï)

Brylho / Brylho Lp

Réédité pour la première fois en vinyle, cette intention est également une idée d'Olivier Rosset le fondateur de Jazzybelle Records. Lorsque l'on parle d'art et particulièrement de musique, le Brésil est un territoire d'une créativité sans limite, inégalée. Cet album éponyme originalement sorti chez WEA en 1983 est surprenant. "Destrava Maria", ouvre l'opus et atteste d'emblée de l'ouverture d'esprit des Brésiliens. Ca débute par un kick sur tout les temps forts, une lourde basse s'ajoute, suggérant un titre disco, sauf que soudain se révèle une fusion sous influence reggae. Même en 2025 il est rare d'entendre de telles compositions. Funk, rock, reggae, jazz et rythmes venus de Bahia se côtoient sans complexe. Fondé en 1978, Brylho a surfé sur la tendance du mouvement Black Rio, représenté notamment par Tim Maia ou Hyldon. "Meditando" avec son tempo soutenu est une dinguerie bien funky un peu trop courte qui mériterait bien une relecture. "Se Você For A Salvador" est un autre sommet de ce disque où de lourdes basses s'accordent avec de virils jeux de guitares et des cuivres. "Noite do Prozer", un tube à l'époque, est marqué par un tempo plutôt lent, il débute par des notes de synthé mais les guitares reprennent le dessus dès le couplet. Les fans de pop rock sauront apprécier les autres titres plus rock qui, selon mes goûts, dénotent un peu. Mais "171" quasi instrumental avec sa batterie minimaliste soutenue de percussions est d'un groove imparable et d'une énergie électrisante. Chaudement conseillé de (re)découvrir ces sept musiciens actifs sous cette formation seulement pendant huit ans. (coshmar)

Brigitte Fontaine / Est... Folle (Lp/Cd/Digital)

Après la sortie d'une anthologie particulièrement éclairante, Wewantsounds poursuit sa campagne de réédition du label Saravah avec "Brigitte Fontaine est... Folle", le premier disque de la légendaire enseigne parisienne. Étape charnière de la carrière de Brigitte Fontaine, ce 33-tours s'affranchit alors de la période Canetti et du carcan rive gauche. Enluminées par les arrangements pop de Jean-Claude Vannier, les dix compositions présentes sont fulgurantes. Porté par un ensemble de cordes impérial, "Il Pleut" concentre l'univers poétique de l'interprète ; truffé de sonorités exotica, "Blanche Neige" dénonce avec férocité les stéréotypes féminins ; et le touchant "Cet Enfant Que Je T'Avais Fait" évoque la difficulté d'aimer, au travers d'une syntaxe habilement décalée. Doublé par un disque d'instrumentaux et par une version blues de "Il Pleut" avec le contrebassiste américain Malachi Favors, cet enregistrement unique (les premiers pressages marbrés conçus par Fernand Boruso sont recherchés) ouvrira la voie à d'autres chefs d'œuvre dont "Comme A La Radio", avec les jazzmen libertaires de l'Art Ensemble Of Chicago. Soignée, cette réédition remasterisée est complétée par un livret rédigé par Benjamin Barouh et Leatitia Sadier de Stereolab, une fan de longue date... (Vincent Caffiaux)

Tiemoko / Longévité (Lp/Digital)

Si tu es un beatmaker et que tu n'as pas placé une production sur "Longévité" c'est que tu as raté ta vie ! En plus d'avoir une plume affutée et le flow qui va avec, Tiemoko a le mérite de choisir des beats qui fracassent ta nuque. Une alchimie qui n'est pas donnée à tout le monde dans le rap français. Ca pue le bon rap et l'indé qui concrétise ses envies en mode DIY. Cette sortie est un événement, surtout pour son artiste, puisqu'il s'agit du premier vinyle de Tiemoko. Grâce à de la patience, persévérance et consistance tu peux toucher tes rêves, le grand monsieur le prouve. C'est organique, le fruit est mûr, le Mc a gagné en confiance et précisions, un véritable maître qui démontre que le rap est synonyme de résistance, d'amour et de poésie. Pour ces douze titres il réunit six beatmakers : Abraham Lilson, Korben Palace, Beus Bengal, Gyver Hypman et Lee Jazz Wizard, Sir George George, tous savent sublimer le talent de Tiemoko. La Face A débute avec "Myzajour", le beat est super lourd et original, ca gronde. Malgré qu'il débute ce disque en mettant la barre haute, il arrive à nous garder en haleine jusqu'à la fin. "Longévité" est certifié fat par Star wax, pour les fans de boom bap à la Native Tongues et de beats lourds façon J Dilla... Wadefunk, nous en voulons encore ! A quand la suite ?
(invisibl journalist)

Edna Martinez presents Pico... / V-A (Lp/Cd)

Réalisée par Edna Martinez, cette nouvelle compilation du label Strut prend le pouls de Carthagène ou Barranquilla, les métropoles colombiennes du littoral caribéen. Dédiée aux picós, d'après ces sonos rutilantes voisines des sound systems jamaïcains, cette sélection musicale témoigne de la proximité entre l'Afrique et une bonne partie de l'Amérique du Sud. Si l'héritage hispanique transparait au travers de l'orchestre Los Corraleros de Majagual ou du chanteur cubain Carlos Diaz, les apports africains prédominent. Chargée d'histoire (cette région a longtemps été une plaque tournante de la traite esclavagiste), la programmation met ainsi l'accent sur la rumba congolaise et le soukous. Eclairés, les choix d'Edna Martinez se portent sur le collectif Zaïko Langa Langa et l'hédoniste "la Tout Neige", un tube local, ou sur l'African System International et le fédérateur "Amina". Loin de se cantonner aux élégants répertoires de Kin la Belle, la Dj intègre les sociétés créoles avec le Santoméen Pedro Lima et "Philomene" ou grâce au Guadeloupéen Erick Cosaque, le tenant de la culture gwoka, et à un remix de "Ajaccio". Charismatique, ce chantre des léwoz, d'après ces cérémoniaux antillais, renvoie au symbolique palenque de San Basilio, une communauté marronne du secteur. Lien entre ces cultures, la productrice complète ce mix incroyable avec les légendaires Afous et "Anavdhou", un titre kabyle à la résonance universelle : chaudement conseillé par Star wax !
(Vincent Caffiaux)



Coco Maria

Bienvenue, un verre de
Mezcal

Top 5 nouveautés
- Peki Morés
- Sessa
- Loki Project
- Charlie Chimi
- Eddie Chacon

Top 5 oldies
- Brenda Ray and Naffi
- Jorge Ben Jor
- Los Panchos
- Jamiroquai
- José José

Où as-tu grandi
À Saltillo, au Mexique ; à la maison j'entendais en permanence de la musique tejano, cumbia, ranchera, pop espagnole, bossa nova et même de la musique classique...

Ta première approche de Digging
À Londres, en 2011. Je travaillais dans une librairie de Soho, à deux pas du Music Exchange Shop. C'était une aventure à chaque pause déjeuner...

Ta première approche du Djing
En 2012 au Tipsy Bar à Dalston avec mon ami Thristan, on s'appelait Combo Sensation...

Quand devions-tu Dj définitivement
Après avoir joué au Théâtre de la Mère au Worldwide festival à Sète, en 2019...

As-tu eu des difficultés pour lancer la compile "Club Coco – New Dimensions in Latin Music"
Ma principale difficulté a été de respecter les délais et de comprendre les règles et les formalités administratives. Ma bonne surprise a été de découvrir le nombre de personnes et d'artistes talentueux qui souhaitaient en faire partie...

Ton adage mexicain favori
"Agua que no has de beber, déjala correr". En français : « L'eau que tu ne peux pas boire, laisse-la couler ». Soit : Lâche tout ce qui ne te convient pas.



Ælia.B

Bienvenue, un verre de
Ricard

Top 5 nouveautés
- Rene Wise "Silo Cybin"
- Sindh "Resin"
- Mersel "Looping Error"
- Falling Echoes "System Cycled"
- Andrae Durden "Pira"
- Introspekt "Make Me Dance"

Top 5 oldies
- Function "Disaffected"
- Marcel Dettmann, Ben Klock "Bad boy"
- Dj HMC "6. A.M"
- James Ruskin "Work"
- Todd Edwards "Wishing I Were Home"

Ton premier vinyle acheté
"Unreasonable Behaviour"/ Laurent Garnier

Ta première approche du Djing
En 2015, je préparais un long dossier sur la musique électronique pour un journal et l'un des reportages était sous la forme : "j'ai testé pour vous le Djing"! Merci Arthur aka Frode !

Ton Bpm maximum
145 max en techno, et 175 quand ça part en drum'n'bass

Combien d'instruments joues-tu
Je joue du piano, des percussions : les claviers, marimba et vibraphone, les timbales et la batterie

Tes disquaires favoris
Techno Import, Feu Spliff (ancien de la scène rock alternative de Clermont) et Ultimae...

Ton top 5 des labels
SPE:C, Ostgut Ton, Non Series, Moving Pressure, Cosmic Wave Records

Si tu pouvais te téléporter...
À n'importe quel endroit tant qu'il y a de la musique ! Si je devais choisir un lieu en particulier, ce serait Cuba, où tout le monde vit en musique au quotidien.



Pretty Lion

Bienvenue, un verre de
Café

Top 5 nouveautés
- Dyed Soundorom "Déjà Vu"
- Gene On Earth "The Juggler"
- Gabrielle Kwarteng "Present State"
- Sweely "I Gotta Keep On"
- Priku "Bleep Sequence"

Top 5 oldies
- Mr. Fingers "Can You Feel It"
- Moodymann "I Can't Kick This..."
- Rhythm & Sound "King in My Empire"
- Larry Heard "Missing You"
- Bizarre Inc. "Took My Love"

Ta première expérience du Djing
En 2023, j'ai commencé à mixer des vinyles comme thérapie, et contre toute attente, c'est devenu quelque chose d'intense...

Depuis t'es-tu investie dans le game
Oui à partir de ma première date où j'ai vécu une sensation inédite. Depuis, impossible de faire marche arrière : j'ai commencé à croire en moi, cumuler les dates au point de prendre l'avion...

Tes influences
Traumer, Sonja Moonear, Sweely, et même mes amies, m'inspirent profondément...

Lorsque tu dig qu'est-ce qui t'obsède
Les grooves épurés, la deep house et des édites audacieuses. Je dig principalement en ligne mais j'essaie de passer chez les disquaires dès que je voyage, surtout pour dénicher des perles rares.

Ton adage indonésien
"Sedikit-sedikit, lama-lama menjadi bukit"
Soit : Petit à petit, l'oiseau fait son nid.

Ton top 3 des labels
Future10, Dunia, Tanuri

Ton meilleur souvenir sur scène
Mon set du Nouvel An au Kazakhstan, c'était la première fois que je jouais devant mille personnes...

STAR WAX FILM

LIVE REPORT, INTERVIEW, MATOS, GRAFFITI...



MIXMASTER MIKE MEETS STAR WAX



BOOOGZ BROWN MEETS STAR WAX



STAR WAX MEETS FILIPINO WRITERS

Follow us @starwaxmag

YouTube



wiseband
BULLROT
star wax
www.starwaxmag.com